

JULIA QUINN

LA CHRONIQUE DES

BRIDGERTON

5 & 6

NETFLIX

SOURCE D'INSPIRATION DE LA
SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON**



Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialiste de la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite dans le monde entier et adaptée par Netflix.

LA CHRONIQUE DES

BRIDGERTON

Aux Éditions J'ai lu

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON**

- 1 – Daphné et le duc
N° 8890
- 2 – Anthony
N° 8960
- 3 – Benedict
N° 9081
- 4 – Colin
N° 9258
- 5 – Éloïse
N° 9284
- 6 – Francesca
N° 9365
- 7 – Hyacinthe
N° 9393
- 8 – Gregory
N° 9415
- 9 – Des années plus tard
N° 11580

La chronique des Bridgerton 1 & 2
La chronique des Bridgerton 3 & 4

- Splendide
N° 9303
- L'insolente de Stannage Park
N° 9724
- Comment séduire un marquis ?
N° 9742
- Trois mariages et cinq prétendants
N° 10918
- Quatre filles et un château
N° 11587

LES BEVELSTOKE

- Les carnets secrets de Miranda
N° 9835
- Mademoiselle la curieuse
N° 9894
- Ce que j'aime chez vous
N° 12658

**LES DEUX DUCS
DE WYNDHAM**

- 1 – Le brigand
N° 11745
- 2 – M. Cavendish
N° 11774

**LE QUARTET
DES SMYTHE-SMITH**

- 1 – Un goût de paradis
N° 11779
- 2 – Sortilège d'une nuit d'été
N° 11882
- 3 – Pluie de baisers
N° 11903
- 4 – Les secrets de sir Richard
Kenworthy
N° 11915

LES ROKESBY

- 1 – À cause de Mlle Bridgerton
N° 11987
- 2 – Un petit mensonge
N° 12119
- 3 – L'autre Mlle Bridgerton
N° 12747
- 4 – Tout commença
par un esclandre
N° 13099

JULIA QUINN

ÉLOÏSE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers*



Déjà parus sous les titres :
La chronique des Bridgerton 5 – Éloïse
La chronique des Bridgerton 6 – Francesca

Titre original
TO SIR PHILLIP, WITH LOVE

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2003

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2010 et 2021

Titre original
WHEN HE WAS WICKED

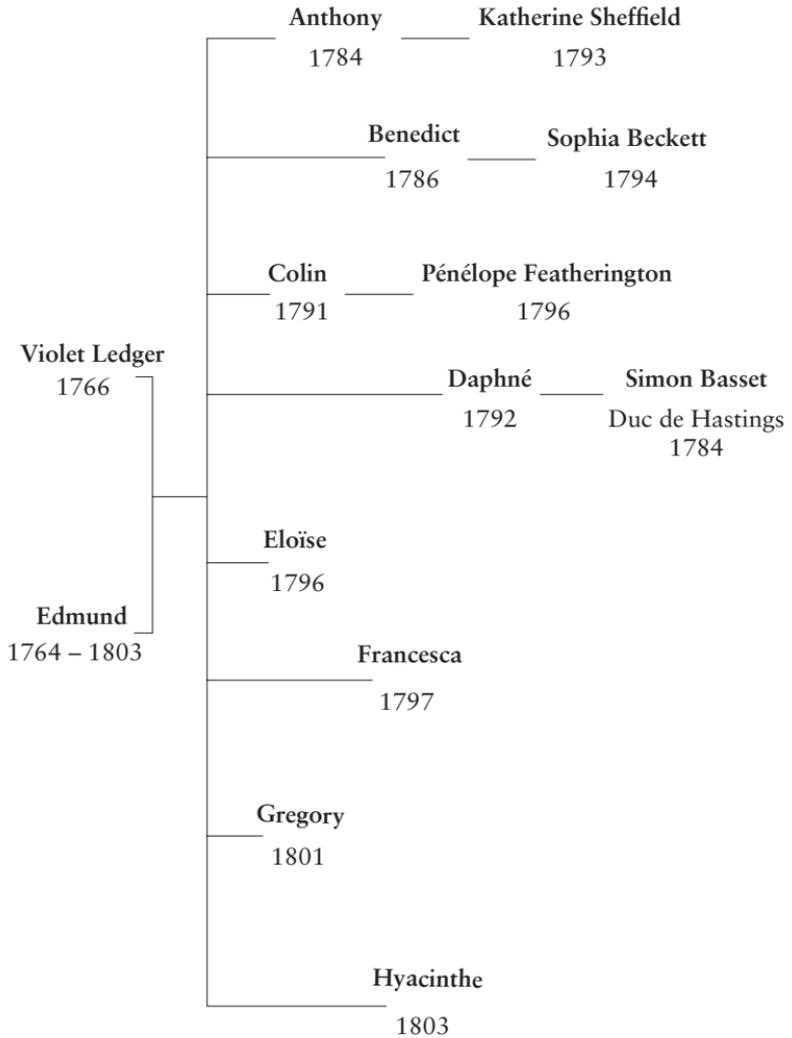
Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2004

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2010

Pour la présente édition
© Éditions J'ai lu, 2021

La famille Bridgerton



*À Stefanie et Randall Hargreaves,
vous qui m'avez ouvert votre maison,
qui m'avez fait visiter votre ville,
qui avez gardé nos affaires, et,
lorsque nous sommes arrivés,
qui nous aviez préparé un petit cadeau
qui nous attendait sous le porche de la maison.
Et lorsque j'ai eu besoin d'aide,
j'ai toujours su à qui m'adresser.*

*À Paul,
cette fois-ci, parce que.
Parce que, vraiment, comme toujours.*

Prologue

Février 1823, Gloucestershire, Angleterre

Quelle ironie que ce soit arrivé par une si belle journée ! Il y avait enfin eu une éclaircie après six semaines de grisaille entrecoupée de courtes averses de pluie ou de neige. Même Phillip, qui se croyait insensible aux variations météorologiques, s'était senti plus léger. Il était sorti. Ç'avait été plus fort que lui. Personne ne pouvait rester enfermé par une journée aussi splendide.

Surtout au beau milieu d'un hiver aussi triste.

Comment le soleil osait-il le taquiner aussi insolemment, un mois à peine après ces terribles événements ?

Et comment Phillip avait-il pu se montrer assez aveugle pour ne rien voir venir ? Il avait vécu avec Marina depuis le jour de leur mariage. Il avait eu huit longues années pour apprendre à la connaître. Il aurait dû s'y attendre. Et pour tout dire...

Eh bien, la vérité, c'est qu'il s'y était bel et bien attendu. Il n'avait tout simplement pas voulu l'admettre. Peut-être avait-il tenté de se voiler la face, de se protéger. Peut-être avait-il cru que, s'il n'y pensait pas, cela n'arriverait pas.

Pourtant, c'était arrivé. Par une journée magnifique. Dieu avait un détestable sens de l'humour.

Phillip regarda son verre qui, inexplicablement, était déjà vide. Il ne se souvenait même pas d'avoir bu ce

satané whisky. Il n'était pas ivre, du moins pas autant qu'il aurait dû l'être. Ou plutôt, pas autant qu'il l'aurait voulu.

Par la fenêtre, il regarda le soleil qui disparaissait lentement derrière l'horizon. Aujourd'hui aussi, le temps avait été splendide. Cela expliquait peut-être sa profonde mélancolie. Du moins, il l'espérait. Il avait besoin d'une explication à l'épuisement qui l'accablait.

La mélancolie le terrifiait.

Plus que tout. Plus que le feu, plus que la guerre, plus que l'enfer même. À la seule idée de sombrer dans la dépression, de finir comme *elle*...

Marina avait été la mélancolie incarnée. Elle avait été mélancolique toute sa vie – ou du moins durant les années qu'il avait partagées avec elle. Il ne se souvenait pas de son rire ; à vrai dire, il n'était pas certain de l'avoir jamais entendu.

Ç'avait été une journée splendide. Il...

Il ferma les paupières avec force, mais il n'aurait su dire si c'était pour invoquer une pensée ou pour la chasser.

Ç'avait été une journée splendide. Il s'en souvenait comme si c'était hier.

Fermant les yeux, Phillip Crane offrit son visage au soleil pour se laisser pénétrer par sa chaleur.

— On avait l'impression que le beau temps ne reviendrait jamais, pas vrai, sir Phillip ?

— C'est parfait, murmura-t-il. Enfin, ça le serait s'il ne faisait pas aussi froid !

Miles Carter, son secrétaire, rit tout bas.

— Allons, ce n'est pas si terrible. Le lac n'a même pas gelé cette année. À peine quelques plaques de glace.

À contrecœur, Phillip se détourna du soleil et rouvrit les yeux.

— Ce n'est pas le printemps non plus.

— Si c'est le printemps que vous vouliez, monsieur, vous auriez mieux fait de consulter un calendrier.

Phillip lui décocha un regard sévère.

— Vous pensez que je vous paie pour être impertinent ?

— Évidemment. Et plutôt bien, d'ailleurs.

Phillip esquissa un sourire tandis que tous deux prenaient quelques instants pour savourer le beau temps revenu. Puis les deux hommes se remirent en chemin vers la serre.

— Je croyais pourtant que vous ne détestiez pas la grisaille, reprit Miles sur le ton de la conversation.

— Certes, répondit Phillip, cela ne signifie pas pour autant que je n'apprécie pas quelques rayons de soleil à l'occasion.

Il réfléchit, puis :

— À ce propos, vous direz à Mlle Millsby de faire sortir les enfants aujourd'hui. Il faudra bien les couvrir, et ne pas oublier les gants et les bonnets. Un peu de soleil leur fera le plus grand bien. Voilà trop longtemps qu'ils sont cloîtrés.

— Comme nous tous, murmura Miles.

Phillip laissa échapper un petit rire.

— En effet.

Il ferait probablement mieux de s'occuper de son courrier, songea-t-il, mais il avait des graines à trier. Les dossiers à régler avec Miles pouvaient bien attendre une heure ou deux.

— Allez-y, dit-il. Tâchez de trouver Mlle Millsby. Nous nous mettrons au travail plus tard. Vous détestez la serre, de toute façon.

— Pas en cette saison, assura Miles. Un peu de chaleur est un don du ciel.

Arquant un sourcil ironique, Phillip rétorqua :

— Essayez-vous de me dire que Romney Hall est plein de courants d'air ?

— Comme toutes les demeures ancestrales, monsieur.

— C'est bien vrai, admit Phillip, fataliste.

Il aimait bien Miles. Il l'avait embauché six mois plus tôt pour l'aider à classer la montagne de paperasse qu'avait peu à peu entraînée la gestion de son domaine, pourtant modeste. Malgré sa jeunesse, Miles était un type bien. Son humour caustique était le bienvenu dans cette maison où l'on ne riait guère. Jamais les domestiques n'auraient osé plaisanter avec le maître des lieux. Quant à Marina... elle n'avait certes jamais ri, ni même plaisanté.

Les enfants lui rendaient parfois ses sourires, mais ce n'était pas vraiment de l'humour, et la plupart du temps il ne savait que leur dire. Malgré ses tentatives, il se sentait maladroit. Trop grand, trop fort – si une telle chose était possible. Alors il les renvoyait à leur nourrice.

C'était plus simple ainsi.

— Filez ! répéta-t-il, confiant à son secrétaire une tâche dont il aurait sans doute dû s'acquitter lui-même.

Il n'avait pas encore vu les enfants aujourd'hui et s'en voulait un peu, mais à quoi bon gâcher leur journée par le genre de remarque sévère, dont il avait le secret, semblait-il ?

Il les verrait lors de leur promenade avec Mlle Millsby. Oui, c'était une bonne idée. Il pourrait leur montrer ses plantes, leur en parler, et ainsi tout se passerait bien.

Une fois dans la serre Phillip referma la porte derrière lui et respira à pleins poumons l'air chargé d'humidité. Il avait étudié la botanique à Cambridge, et avait même décroché une mention très bien. Il aurait sans doute embrassé une carrière universitaire si son frère aîné

n'avait pas péri à Waterloo, faisant de lui un propriétaire terrien et un gentleman de la campagne.

Son destin aurait pu être pire. Il aurait pu être propriétaire terrien et gentleman de la ville. Ici, au moins, il pouvait poursuivre ses recherches botaniques dans une relative sérénité.

Il s'approcha de son plan de travail pour examiner son dernier projet : une variété de pois qu'il tentait de rendre plus charnus. Pour l'instant, ce n'était pas un succès. En plus d'être flétries, les gousses avaient jauni.

Il fronça les sourcils, puis s'autorisa un petit sourire tout en allant chercher ses outils au fond de la serre. Il ne se tracassait jamais outre mesure quand ses expériences ne fonctionnaient pas comme prévu. Selon lui, aucune nécessité n'avait jamais présidé à une grande découverte.

Le hasard ! Tout était le fruit du hasard ! Naturellement, aucun scientifique ne l'aurait admis ; il n'empêche que la plupart des grandes découvertes avaient été réalisées en tentant de résoudre un tout autre problème.

Il émit un petit rire en écartant les pois flétris. Qui sait, en étudiant les petits pois, peut-être trouverait-il un remède contre la goutte avant la fin de l'année ?

Allons, il était temps de se remettre au travail. Il se pencha sur sa collection de graines, qu'il étala pour mieux les étudier. Il devait trouver celle qui serait parfaite pour...

Un mouvement à la périphérie de son champ de vision lui fit lever les yeux. Il regarda à travers les vitres étincelantes. Une tache rouge.

Rouge ? Esquissant un sourire surpris, il secoua la tête. Ce devait être Marina. Aussi surprenant que cela puisse paraître, le rouge était sa couleur favorite. Quiconque avait passé un peu de temps avec elle aurait sans doute pensé qu'elle préférait le gris ou le noir.

Il la regarda s'enfoncer dans un taillis, puis se remit au travail. Il était rare que Marina s'aventure à l'extérieur ; ces derniers jours, elle n'avait pratiquement pas quitté sa chambre à coucher.

Phillip était heureux qu'elle prenne l'air. Peut-être cela lui redonnerait-il le moral ? Bien sûr, cela ne durerait pas – le soleil n'avait, hélas, pas ce pouvoir –, toutefois, si cette belle journée l'incitait à sortir et faisait naître un sourire sur son visage...

Dieu sait que cela ferait du bien aux enfants ! Ils rendaient visite à leur mère chaque soir dans sa chambre, mais ce n'était pas suffisant.

Et Phillip était douloureusement conscient de son impuissance à combler ce manque.

Assailli par une bouffée de culpabilité, il poussa un profond soupir. Il n'était pas le père dont ils avaient besoin et il le savait. Il tenta de se convaincre qu'il faisait de son mieux et qu'il avait au moins réussi dans l'objectif qu'il s'était fixé à leur naissance, à savoir, ne *jamais* se comporter comme son propre père.

C'était malheureusement insuffisant.

Il s'écarta du plan de travail avec détermination. Ses graines pouvaient attendre. C'était *lui* qui devait emmener les enfants en promenade. Leur gouvernante, Mlle Millsby, qui ne savait pas distinguer un conifère d'un arbre à feuilles caduques, était bien capable de confondre une rose avec une pâquerette !

Regardant de nouveau dehors, il se rappela qu'on était en février. À cette époque de l'année, Mlle Millsby ne risquait guère de trouver des fleurs. Mais peu importait. C'était à *lui* d'emmener les jumeaux prendre l'air. La promenade était peut-être la seule activité avec les enfants pour laquelle il était compétent. Et il fuyait déjà suffisamment ses responsabilités comme cela.

Il quitta la serre d'un pas résolu... avant de s'immobiliser à mi-chemin de la maison. Quitte à aller chercher les enfants, autant les emmener voir leur mère. Elle leur manquait tant, même si, la plupart du temps, elle se contentait de leur tapoter la tête.

Oui, ils iraient retrouver Marina. Cela leur ferait plus de bien que d'aller se promener.

Toutefois, il savait d'expérience qu'il ne devait pas présumer de sa bonne humeur. Le fait qu'elle soit sortie ne signifiait pas qu'elle était bien disposée, et il détestait que les enfants la voient dans ses mauvais jours.

Pivotant sur ses talons, il se dirigea vers le taillis où son épouse avait disparu quelques instants plus tôt. Il marchait deux fois plus vite qu'elle, il ne lui faudrait pas longtemps pour la rattraper et évaluer son humeur. Et il serait de retour à la nursery avant même que les enfants ne soient sortis.

Il n'eut aucun mal à retrouver la piste de Marina. Elle portait sans doute des bottes car on voyait distinctement l'empreinte de ses pas sur le sol humide. Il les suivit jusqu'en bas d'une pente, là où les derniers arbres cédaient la place à la prairie.

— Où diable est-elle passée ? marmonna-t-il alors que le vent se levait.

Les pas de Marina n'avaient laissé aucune trace dans les hautes herbes. Mettant sa main en visière pour se protéger les yeux du soleil, Phillip scruta l'horizon.

En vain. Marina n'était ni près du cottage abandonné, ni dans son champ expérimental, ni sur la grande roche qu'il avait si souvent escaladée dans son enfance. Il se tourna vers le nord et plissa les yeux.

Enfin, il l'aperçut. Elle se dirigeait vers le lac.

Bon sang, le lac !

Bouche bée, il suivit du regard sa silhouette qui se rapprochait lentement de la rive. Il n'était pas exactement paralysé, plutôt comme... *suspendu*... devant cette scène.

Marina ne se baignait jamais. En réalité, il ignorait si elle savait nager. En huit ans, il ne l'avait pas vue une seule fois se rendre dans cette partie du domaine. Il s'élança, comme si ses pieds devinaient ce que son esprit se refusait à saisir. Quand elle entra dans l'eau, il accéléra l'allure. Il était malheureusement trop loin pour faire autre chose que crier son prénom.

Si elle l'entendit, elle n'en donna pas le moindre signe. Elle poursuivit sa progression lente et régulière dans les eaux du lac.

— Marina ! hurla-t-il en se mettant enfin à courir. Marina !

Même en courant à perdre haleine, il lui faudrait encore une bonne minute pour la rejoindre.

Elle atteignit le point où l'on perdait pied.

Et disparut soudain sous la surface aux reflets métalliques. Sa cape rouge flotta quelques instants, avant d'être engloutie à son tour dans les profondeurs du lac.

Phillip hurla encore son nom, quand bien même il savait qu'elle ne pouvait plus l'entendre, et faillit se rompre le cou en dévalant la colline. Il eut juste la présence d'esprit d'ôter son manteau et ses bottes avant de se jeter dans l'eau glacée.

Cela faisait moins d'une minute qu'elle avait disparu. Il savait qu'il pouvait encore la sauver mais que chaque seconde la rapprochait d'une mort certaine.

Il avait nagé dans ce lac d'innombrables fois et connaissait la limite exacte où l'on perdait pied. À peine conscient du poids de ses vêtements alourdis par l'eau, il atteignit ce point en quelques brasses vigoureuses.

Il fallait qu'il la trouve. Maintenant.

Il plongea, scruta les profondeurs troubles du lac. Marina avait dû déplacer de la vase en se débattant au fond de l'eau car il était entouré d'un nuage boueux qui lui obscurcissait la vue.

Ce fut cette étrange habitude de porter du rouge qui la sauva. Phillip plongea vers le fond du lac en direction de la tache rouge qui flottait paresseusement, tel un cerf-volant dans le ciel. Marina ne lui opposa aucune résistance lorsqu'il la hissa vers la surface. Elle avait déjà perdu connaissance et n'était qu'un poids mort entre ses bras.

Quand ils émergèrent à l'air libre, il inspira à fond, les poumons en feu. Pendant un long moment, il ne put rien faire d'autre que chercher son souffle. Puis il ramena Marina vers la rive en veillant à lui maintenir la tête hors de l'eau, même si elle ne semblait plus respirer.

Il la déposa sur l'étroite bande de terre et de galets qui séparait la prairie des eaux et chercha fébrilement le moindre souffle sur ses lèvres pâles.

Il n'avait jamais imaginé devoir un jour sauver quelqu'un de la noyade et ne savait que faire. Se fiant à son bon sens, il la prit sur ses genoux, le visage vers le sol, et lui administra de grandes claques dans le dos. Au début il ne se passa rien, puis, à la quatrième tentative, elle se mit à tousser et un long filet d'eau mêlée de boue s'échappa de sa bouche.

Il la retourna rapidement.

— Marina ? cria-t-il, fou d'angoisse, en lui tapotant le visage. Marina ?

Elle toussa de nouveau, le corps secoué de spasmes violents. Et enfin, elle commença à inspirer, comme si son corps l'obligeait à revenir à la vie contre sa volonté.

— Marina ! s'exclama-t-il, tremblant de soulagement.
Dieu merci !

Il ne l'aimait pas, il n'avait jamais été amoureux d'elle ; elle n'en était pas moins son épouse et la mère de ses enfants. Même emmurée vivante dans sa détresse et son chagrin, c'était une bonne personne. Alors, même s'il n'était pas épris d'elle, il n'aurait certainement pas voulu sa mort.

Elle cligna des yeux, le regard perdu. Puis elle parut comprendre où elle était et le reconnaître.

— Non ! gémit-elle.

— Il faut que je vous ramène à la maison, marmonna-t-il, surpris par la colère que ce simple mot avait éveillée en lui.

Non.

Comment osait-elle refuser son secours ? Devait-elle renoncer à vivre juste parce qu'elle était *triste* ? Son chagrin comptait-il plus que leurs deux enfants ?

— Je vous ramène à la maison, répéta-t-il.

Il se redressa et la souleva dans ses bras sans trop de ménagement. Elle respirait à présent et avait manifestement retrouvé toutes ses facultés. Inutile de la traiter comme une fleur fragile.

— Non, sanglota-t-elle d'une voix à peine audible. Je vous en supplie ! Je ne veux pas... Je ne peux pas...

— Vous rentrez avec moi, décréta-t-il.

Il s'engagea sur la pente herbeuse sans prêter attention au vent qui glaçait ses vêtements mouillés, ni aux cailloux qui s'enfonçaient dans la plante de ses pieds.

— Je ne peux pas, soupira-t-elle comme si elle avait mis dans ces paroles le peu d'énergie qu'il lui restait.

Tout en poursuivant son chemin, Phillip songea que ces mots étaient parfaitement choisis.

Je ne peux pas.

D'une certaine façon, ils résumaient toute la vie de Marina.

À la nuit tombée, il devint manifeste que la fièvre allait réussir là où le lac avait échoué.

Phillip avait ramené Marina au manoir aussi vite que possible. Avec l'aide de Mme Hurley, la gouvernante, il l'avait débarrassée de ses vêtements trempés et avait tenté de la réchauffer sous l'édredon en duvet d'oie qui, huit ans plus tôt, constituait la pièce centrale de son trousseau.

— Que s'est-il passé ? s'était écriée Mme Hurley quand il était entré dans la cuisine en titubant.

Il n'avait pas emprunté l'entrée principale de crainte de croiser les enfants. Sans compter que passer par la porte de service lui avait fait gagner quelques précieuses secondes.

— Elle est tombée dans le lac, grommela-t-il.

Mme Hurley lui adressa un regard à la fois accablé et compatissant. Elle avait compris. Elle travaillait à Romney Hall depuis son mariage et connaissait les humeurs de son épouse.

Elle l'avait mis à la porte de la chambre après qu'ils eurent couché Marina, lui ordonnant d'aller se changer avant d'attraper la mort. Il lui avait obéi et était revenu auprès de son épouse. C'était sa place, s'était-il dit, rongé par le remords. Une place qu'il n'avait guère occupée ces dernières années.

La compagnie de Marina était déprimante. *Désespérante.*

Le moment était toutefois mal choisi pour fuir ses responsabilités. Il resta à son chevet toute la journée et toute la nuit. Il tamponna son front humide de sueur et tenta de lui faire avaler un peu de bouillon tiède dans

ses rares moments de calme. Il la supplia de se battre, même s'il savait qu'elle ne l'entendait pas.

Elle mourut trois jours plus tard.

Qu'elle ait appelé la mort de ses vœux, face à la douleur des jumeaux, tout juste âgés de sept ans, était un bien maigre réconfort. Phillip tenta de leur expliquer que leur mère était partie. Il monta à la nursery, logea tant bien que mal son corps athlétique sur l'une des minuscules chaises, puis il leur parla, douloureusement, en s'obligeant à les regarder dans les yeux.

Ils ne dirent pas grand-chose, ce qui était rare, mais ils ne semblèrent pas surpris. Phillip en fut profondément troublé.

— Je... je suis désolé, conclut-il d'une voix étranglée.

Il les aimait tant ! Et pourtant, il s'en occupait si mal... Lui qui savait à peine être un père pour eux, comment allait-il combler l'absence de leur mère ?

— Ce n'est pas votre faute, déclara Oliver en le couvant d'un regard si intense que c'en était déstabilisant. Maman est tombée dans le lac. Vous ne l'avez pas poussée.

Ne sachant que répondre, Phillip ne put que hocher la tête.

— Est-ce qu'elle est heureuse maintenant ? demanda Amanda de sa petite voix douce.

— Je crois. À présent qu'elle est au paradis, elle peut vous surveiller tout le temps, alors, oui, elle doit être heureuse.

Les jumeaux semblèrent réfléchir à cela pendant quelques instants.

— J'espère qu'elle est heureuse, dit Oliver d'une voix plus résolue que son expression. Peut-être qu'elle ne pleurera plus, maintenant.

Phillip tressaillit. Jamais il n'avait pensé que les enfants entendaient leur mère pleurer. Elle ne semblait sombrer

dans les profondeurs du désespoir que tard dans la nuit, et si leur chambre se trouvait juste au-dessus de la sienne, il avait toujours cru qu'à une heure aussi avancée, ils dormaient à poings fermés.

Amanda acquiesça d'un hochement de tête qui fit danser ses cheveux blonds.

— Si elle est plus heureuse maintenant, je suis contente qu'elle soit partie, déclara-t-elle.

— Elle n'est pas partie, rectifia Oliver. Elle est morte.

— Non, insista sa sœur, elle nous a quittés !

— Cela revient au même, intervint Phillip d'une voix morne.

Qu'il regrettait de n'avoir que la triste vérité à leur dire !

— Je suis sûr qu'elle est en paix désormais, reprit-il.

D'une certaine façon, c'était vrai. C'était ce que Marina avait voulu, au fond. Depuis toujours peut-être.

Les jumeaux se turent un long moment, les yeux rivés au sol. Ils étaient assis sur le lit d'Oliver, les jambes pendant dans le vide. Qu'ils semblaient petits dans ce lit trop haut pour eux ! Phillip fronça les sourcils. Comment avait-il pu ne pas s'en apercevoir avant ? N'auraient-ils pas dû avoir des lits à leur taille ? Et si jamais ils tombaient pendant la nuit ?

Peut-être avaient-ils passé l'âge de tomber du lit. Peut-être n'était-ce jamais arrivé.

Peut-être aurait-il dû savoir tout cela.

Peut-être était-il un père abominable.

Peut-être... peut-être... Phillip ferma les yeux et poussa un long soupir. *Peut-être* devrait-il cesser de réfléchir autant, faire de son mieux et s'en contenter.

— Est-ce que vous allez partir vous aussi ? s'enquit Amanda en levant la tête.

Il chercha son regard bleu, aussi bleu que celui de leur mère.

— Non ! murmura-t-il avec force en s'agenouillant près d'elle pour s'emparer de ses mains.

Des mains si petites et fragiles comparées aux siennes.

— Non, répéta-t-il, je ne partirai pas. Je ne vous abandonnerai jamais.

Phillip baissa les yeux sur son verre de whisky. Vide, de nouveau. C'était fou comme un verre se vidait, même après qu'on l'avait rempli à quatre reprises !

Il détestait les souvenirs. Il ne savait pas lequel était le pire. Le plongeon dans les eaux du lac ? Le moment où Mme Hurley s'était tournée vers lui en disant « elle est partie » ?

Ou le chagrin de ses enfants, la terreur dans leurs yeux ?

Il porta son verre à ses lèvres pour en boire les dernières gouttes. Le pire, c'était les jumeaux. Il leur avait promis de ne pas les quitter et il avait tenu parole – pour rien au monde il ne les aurait abandonnés –, mais sa présence ne leur suffirait pas. Il leur fallait plus que cela. Il leur fallait quelqu'un qui sache élever des enfants, leur parler, les comprendre et les éduquer.

Et puisqu'il ne pouvait leur trouver un autre père, peut-être devrait-il songer à leur trouver une nouvelle mère. Pas maintenant, naturellement. Il était trop tôt. Il ne pourrait pas se remarier tant que la période officielle de deuil ne serait pas achevée. Pour autant, cela ne l'empêchait pas de commencer à y réfléchir.

Dans un soupir, il s'adossa à son siège. Il lui fallait une épouse. N'importe laquelle, ou presque, ferait l'affaire. Peu importait qu'elle soit belle ou riche. Peu importait

qu'elle ait des dons pour le calcul mental, parle français ou sache monter à cheval.

Il suffirait qu'elle soit heureuse de vivre.

Était-ce trop demander ? Un sourire, rien qu'un par jour. Et peut-être quelques éclats de rire...

Il faudrait aussi qu'elle aime les enfants, ou du moins qu'elle fasse si bien semblant qu'ils ne verraient pas la différence.

Ce n'était pas trop espérer, tout de même ?

— Sir Phillip ?

Il leva les yeux, se reprochant d'avoir laissé la porte de son bureau entrouverte. Miles Carter venait de passer la tête dans l'entrebâillement.

— Oui ?

— Du courrier pour vous, monsieur, répondit son secrétaire en entrant pour lui tendre une enveloppe. En provenance de Londres.

Phillip examina le pli. Il arqua un sourcil surpris en remarquant les lettres penchées qui indiquaient une main féminine. Ayant congédié Miles d'un signe de tête, il prit son coupe-papier et brisa le sceau.

Il sortit l'unique feuillet de papier vélin, le palpa. Excellente qualité. Coûteux. Lourd. Manifestement, l'expéditeur n'avait pas besoin d'économiser sur les frais de port.

Puis il le retourna et lut.

N° 5, Bruton Street, Londres

À l'attention de sir Phillip Crane

Monsieur,

J'ai été informée du décès de votre épouse, ma chère cousine Marina, et vous écris pour vous présenter mes

condoléances. Ma dernière rencontre avec elle remonte à bien des années, mais je garde d'elle un tendre souvenir et j'ai été fort attristée d'apprendre son départ.

Si je puis alléger en quoi que ce soit votre peine en ces temps douloureux, n'hésitez pas à m'écrire.

Bien à vous,

Mlle Éloïse Bridgerton

Phillip se frotta les yeux. Bridgerton ? Marina avait donc des cousins appelés Bridgerton ? Probablement, puisqu'il recevait une missive de l'une d'entre eux.

Il soupira, puis, à sa propre surprise, sortit son papier à lettres et s'empara d'une plume.

Il avait reçu bien peu de témoignages de sympathie depuis la mort de son épouse. Apparemment, ses amis et sa famille l'avaient oubliée depuis son mariage. Peut-être n'aurait-il pas dû en être contrarié, ni même étonné. Marina n'avait quasiment pas quitté sa chambre depuis une éternité. Qui se souvient de quelqu'un que l'on ne voit jamais ?

Cette Mlle Bridgerton méritait une réponse. C'était la moindre des choses, et même si ça ne l'était pas (et Phillip était à peu près certain de ne pas connaître sur le bout des doigts les usages quand on perd son épouse), cela lui semblait correct d'accuser réception de sa lettre de condoléances.

Il trempa donc sa plume dans l'encrier et commença à écrire.

1

Mai 1824, quelque part sur la route entre Londres et le Gloucestershire, au milieu de la nuit

Chère Mademoiselle Bridgerton,

Je vous remercie pour votre charmante lettre de condoléances. C'est très généreux de votre part de prendre le temps d'écrire à un parfait inconnu. Je vous envoie cette fleur séchée en signe de gratitude. Ce n'est qu'un simple compagnon rouge (Silene dioica), mais il illumine les champs du Gloucestershire. Il a fleuri très tôt cette année. C'était la fleur sauvage préférée de Marina.

Cordialement,

Sir Phillip Crane

Éloïse lissa sur ses genoux la lettre cent fois relue. La lumière était trop faible pour en déchiffrer les mots, malgré la pleine lune qui brillait de l'autre côté des vitres de la voiture, mais cela n'avait pas d'importance. Elle en connaissait à présent le contenu par cœur. Quant à la délicate fleur séchée, plus rose que rouge en vérité, elle était en sécurité entre les pages d'un livre qu'elle avait subtilisé dans la bibliothèque de son frère.

Elle n'avait pas été particulièrement surprise de recevoir une réponse de sir Phillip. Cela lui semblait

conforme aux bonnes manières, même si sa mère, sans doute l'arbitre suprême en matière d'étiquette, lui reprochait de prendre sa correspondance un peu trop au sérieux.

S'il était d'usage pour les jeunes femmes de son rang de consacrer plusieurs heures par semaine à leur courrier, cela faisait bien longtemps qu'Éloïse y passait plusieurs heures *par jour*. Elle adorait écrire, surtout aux gens qu'elle n'avait pas vus depuis des années (elle s'était toujours plu à s'imaginer leur surprise en décachetant ses lettres), et saisissait toutes les occasions – naissances, décès, ou toute situation méritant des félicitations ou de la compassion.

Elle n'aurait su dire pourquoi elle déployait une telle activité épistolaire, sinon qu'en comparaison du temps consacré à donner des nouvelles à ses frères et sœurs absents de Londres, c'était bien peu de chose que de rédiger un petit message à quelque parent éloigné tant qu'elle était à son bureau.

Et si tout le monde se donnait la peine de lui répondre, même brièvement – après tout, elle était une Bridgerton, et personne n'oserait offenser un Bridgerton –, jamais on ne lui avait envoyé de cadeau, fût-il aussi modeste qu'une fleur séchée.

Elle ferma les yeux en songeant aux délicats pétales roses. Elle avait du mal à imaginer un homme cueillant une fleur aussi fragile, surtout s'il ressemblait à ses quatre frères, si grands et si solides, et dont les mains viriles n'auraient pas manqué d'écraser la pauvre fleur !

Intriguée par la réponse de sir Phillip, en particulier sa référence en latin, Éloïse avait immédiatement repris sa plume.

*Cher sir Phillip,
Veuillez recevoir mes remerciements pour cette si jolie fleur séchée. Quelle délicieuse surprise de la voir jaillir de l'enveloppe ! C'est également un souvenir précieux de ma chère Marina.*

*Je n'ai pu m'empêcher de remarquer que vous aviez mentionné le nom savant de cette fleur. Seriez-vous botaniste ?
Bien à vous,*

Mlle Éloïse Bridgerton

C'était une petite ruse de sa part de conclure sa lettre par une question. À présent, ce pauvre homme était contraint de lui répondre.

Elle ne fut pas déçue. Il ne lui fallut que dix jours pour recevoir un courrier.

*Chère Mademoiselle Bridgerton,
J'ai en effet étudié la botanique à Cambridge, mais je n'appartiens à aucun cercle universitaire ou scientifique. Je mène des expériences ici, à Romney Hall, dans ma propre serre. Auriez-vous également un penchant pour les sciences ?
Respectueusement,*

Sir Phillip Crane

Il y avait quelque chose de terriblement excitant dans cette correspondance, peut-être parce que Éloïse avait trouvé quelqu'un qui semblait partager ses penchants épistolaires. Quoi qu'il en soit, elle répondit sans tarder.

*Cher sir Phillip,
Je crains, hélas, de ne pas être versée dans les sciences, même si je ne suis pas mauvaise en calcul mental. Je*

*m'intéresse plus volontiers aux arts et à la littérature.
Peut-être aurez-vous remarqué que j'adore écrire.*

Amicalement vôtre,

Éloïse Bridgerton

Éloïse avait hésité avant de signer de manière aussi informelle, puis elle avait opté pour la témérité. Manifestement, sir Phillip appréciait cette correspondance autant qu'elle. Sinon, pourquoi aurait-il lui aussi conclu sa précédente missive par une interrogation ?

Sa réponse arriva quinze jours plus tard.

Ma chère Mademoiselle Bridgerton,

Oui, il s'agit bien d'une amitié, en quelque sorte, n'est-ce pas ? Je dois avouer que je suis relativement isolé ici, à la campagne, et que faute de croiser un visage souriant le matin à la table du petit déjeuner, c'est toujours une joie de recevoir une lettre amicale.

J'ai glissé dans cette enveloppe une autre fleur à votre intention. Il s'agit d'un Geranium pratense, plus connu sous le nom de géranium des prés.

Bien respectueusement,

Phillip Crane

Éloïse n'oublierait jamais le jour où elle avait reçu cette réponse. Assise à la fenêtre de sa chambre, elle avait longuement admiré la fleur violette séchée avec soin. Se pouvait-il que son expéditeur la *courtise* ? Par lettres interposées ?

Puis, un beau jour, elle avait reçu un courrier d'une tout autre teneur.

*Très chère Mademoiselle Bridgerton,
Voilà maintenant un certain temps que nous correspon-
dons, et même si nous n'avons jamais été officiellement
présentés, j'ai l'impression de vous connaître. J'espère
que vous partagez ce sentiment.*

*Pardonnez-moi si je me montre trop audacieux,
mais je vous écris aujourd'hui pour vous inviter à me
rendre visite ici, à Romney Hall. J'aimerais que nous
fassions plus ample connaissance. Peut-être découvri-
rons-nous que nous sommes faits l'un pour l'autre ?
Je ne vous cache pas que je caresse l'espoir de me
remarier un jour.*

*Bien entendu, vous serez dûment chaperonnée. Si
vous me faites l'honneur d'accepter mon invitation, je
convierai ma tante, qui est veuve, à séjourner avec nous
à Romney Hall.*

*En espérant que vous réfléchirez à mon offre,
Votre dévoué serviteur,*

Phillip Crane

Totalement prise au dépourvu, Éloïse s'empressa de ranger cette lettre dans son tiroir. Cet homme était prêt à épouser une femme qu'il ne *connaissait* même pas ?

Pour être honnête, cela n'était pas tout à fait exact. Ils se connaissaient un peu. Au cours de cette année de correspondance, l'un et l'autre en avaient dit davantage sur lui-même que bien des couples mariés durant toute une vie.

Toutefois, ils ne s'étaient jamais *rencontrés*.

Éloïse songea à toutes les demandes en mariage qu'elle avait déclinées au fil des ans. Combien y en avait-il eu ? Au moins six. Elle ne se souvenait même plus des raisons

qui l'avaient poussée à les refuser. Il n'y en avait pas, à vrai dire, sinon que ses prétendants n'avaient pas été...

Parfaits.

Était-ce trop espérer ?

Elle secoua la tête, consciente d'apparaître bien idéaliste, pour ne pas dire capricieuse. Elle n'avait pas besoin d'un homme parfait. Tout ce qu'il lui fallait, c'était un homme parfait *pour elle*.

Oh, elle savait ce que les matrones de la bonne société disaient d'elle ! Elle était si exigeante qu'elle en devenait ridicule. Elle finirait vieille fille – non, cela, elles ne le disaient plus. Elles disaient qu'elle *était* une vieille fille... ce qui était la vérité. Une célibataire n'atteignait pas l'âge avancé de vingt-huit ans sans que l'on murmure ce genre de commentaires dans son dos.

Quand on ne les lui lançait pas au visage.

Longtemps, Éloïse ne s'était pas souciée de cette question. Jusqu'à récemment.

Non seulement il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'elle resterait seule jusqu'à la fin de ses jours, mais elle appréciait sa vie telle qu'elle était. Elle avait une famille merveilleuse. Sept frères et sœurs prénommés dans l'ordre alphabétique, ce qui la plaçait au milieu de la fratrie, avec son E initial, entre quatre aînés et trois cadets, et une mère qui était la bonté même puisqu'elle avait renoncé à la harceler pour qu'elle convole en justes noces.

Et son célibat n'empêchait pas Éloïse d'occuper une place enviable dans la bonne société. Non seulement les Bridgerton étaient unanimement aimés et respectés (voire, à l'occasion, redoutés), mais, peut-être en raison de son tempérament chaleureux et enjoué, on recherchait sa compagnie, toute vieille fille qu'elle fût.

Cependant, depuis quelque temps...

Elle soupira. Depuis quelque temps, elle avait l'impression d'avoir beaucoup plus que ses vingt-huit ans. Elle avait perdu de son bel entrain. Elle avait même commencé à se demander si les commères n'avaient pas raison. Peut-être ne trouverait-elle *jamais* de mari.

Peut-être s'était-elle montrée trop sourcilleuse, trop résolue à suivre l'exemple de ses aînés, qui tous et toutes avaient contracté un mariage d'amour – même si cela n'avait pas toujours commencé par un coup de foudre.

Désormais, elle s'interrogeait. Une union fondée sur le respect mutuel et une bonne camaraderie ne vaudrait-elle pas mieux que la solitude ?

Éloïse ne savait à qui s'ouvrir de ses réflexions. Sa mère ? Même si elle avait à présent renoncé, Violet Bridgerton avait tenté pendant des années de la convaincre de trouver un mari. Si Éloïse l'adorait, elle n'osait lui avouer qu'elle s'en voulait de ne pas l'avoir écoutée. Ses frères ? Ils ne lui seraient d'aucune aide. Anthony, l'aîné, aurait bien été capable de lui choisir d'autorité un fiancé convenable et de contraindre le malheureux à se plier à ses ordres d'un seul regard impérieux. Benedict était un rêveur et, de toute façon, il ne mettait presque plus les pieds à Londres, préférant le calme de la vie rurale. Quant à Colin... Pour l'heure, elle ne voulait même pas penser à Colin.

Peut-être aurait-elle pu demander l'opinion de Daphné, mais sa sœur aînée nageait dans un bonheur *insolent*, elle était ridiculement amoureuse de son mari et débordée par l'éducation de ses quatre enfants. Comment aurait-elle pu lui dispenser le moindre conseil utile ?

Francesca, elle, était quasiment à l'autre bout du monde maintenant qu'elle résidait en Écosse. En outre, se tourner vers elle alors qu'elle venait de perdre son mari à vingt-trois ans à peine aurait été un affreux manque de délicatesse. Comparées à ce qu'elle vivait, ses craintes et ses interrogations étaient bien peu de chose.

Quant à Gregory et à Hyacinthe, ils étaient trop jeunes.

Peut-être était-ce pour toutes ces raisons que sa correspondance avec sir Phillip s'était peu à peu transformée en plaisir secret. Les Bridgerton formaient une grande famille turbulente où il était presque impossible de garder le moindre secret, en particulier s'agissant de ses sœurs. On ne pouvait rien cacher à Hyacinthe, la benjamine. Si Sa Majesté l'avait enrôlée comme espionne, les armées de Bonaparte auraient été défaites en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Sir Phillip n'appartenait qu'à elle. Éloïse n'avait soufflé mot à quiconque de leurs échanges épistolaires. Attachées par un ruban violet, ses lettres étaient cachées au fond du tiroir de son bureau, sous des piles de papier à lettres vierge.

Il était son secret. Il était à elle et à personne d'autre.

Si elle ne l'avait jamais rencontré, elle l'avait *imaginé*. Sur la base de ses lettres, elle l'avait modelé au gré de sa fantaisie. Si l'homme parfait existait, c'était le Phillip Crane de ses rêveries.

Et voilà qu'il demandait à la rencontrer ! La *rencontrer* ! Avait-il perdu la tête ? Pourquoi ruiner cette cour si parfaitement menée ?

Comme si cela ne suffisait pas, l'impossible venait d'arriver. Pénélope Featherington, sa meilleure amie depuis près de douze ans, s'était mariée.

Pire, elle s'était mariée avec *Colin*. Le propre frère d'Éloïse !

Si le ciel lui était tombé sur la tête, Éloïse n'aurait pas été plus surprise.

Bien sûr, elle était heureuse pour Pénélope. De tout son cœur. Et pour Colin. C'étaient peut-être les deux personnes qu'elle aimait le plus au monde et elle se réjouissait qu'ils aient trouvé le bonheur. Personne ne le méritait davantage qu'eux.

Pour autant, leur mariage laissait un grand vide dans sa vie. À l'époque où, envisageant un destin de célibataire, Éloïse avait tenté de se convaincre que c'était réellement ce qu'elle désirait, Pénélope avait toujours fait partie du tableau, vieille fille également. Éloïse avait trouvé acceptable – peut-être même délicieusement anticonformiste – d'être encore célibataire à vingt-huit ans... si Pénélope l'était aussi.

Certes, elle n'avait jamais souhaité que son amie ne trouve pas de mari, mais ç'avait paru... eh bien, hautement improbable. Éloïse, *elle*, savait combien Pénélope était merveilleuse, bienveillante, fine et spirituelle, en revanche, les jeunes gens n'avaient jamais paru s'en apercevoir. Depuis onze ans qu'elle avait fait ses débuts dans le monde, Pénélope n'avait pas reçu la moindre demande en mariage. À croire qu'elle était invisible !

D'une certaine façon, Éloïse avait cru que rien ne changerait jamais. Que Pénélope serait toujours là, à ses côtés. D'abord et avant tout, son amie. Sa camarade de célibat.

Le pire, et elle en était rongée de culpabilité, c'était que pas une fois elle ne s'était demandé ce qu'éprouverait Pénélope si elle-même se mariait la première – ce qui lui avait toujours semblé aller de soi.

Désormais, Pénélope était l'épouse de Colin, et Éloïse ne pouvait que constater qu'ils formaient un couple particulièrement bien assorti.

Et c'était *elle* qui se retrouvait toute seule. Seule au milieu de la foule londonienne, au cœur d'une grande famille aimante.

Elle n'aurait pas pu être plus seule, paradoxalement, que dans cet environnement.

Voilà pourquoi l'audacieuse proposition de sir Phillip – dissimulée sous la liasse de lettres, tout en bas du tiroir du milieu, enfermée à double tour dans un coffre-fort flambant neuf afin de s'empêcher de la relire dix fois par jour – devenait soudain... eh bien, fascinante.

Et même un peu plus fascinante chaque jour, en vérité, à mesure que croissaient l'agitation d'Éloïse et sa frustration à la perspective de la vie en solitaire qu'elle avait prétendu choisir.

Voilà pourquoi, un après-midi où elle était allée rendre visite à Pénélope pour s'entendre répondre par le majordome que Monsieur et Madame ne recevaient personne aujourd'hui (d'un ton qui ne laissait aucun doute quant à la nature de leurs activités, même pour les chastes oreilles d'Éloïse), elle avait arrêté sa décision. Le moment était venu de prendre sa vie en main, au lieu de multiplier les bals et les sorties dans l'espoir toujours déçu que l'homme idéal se matérialise devant elle. De toute façon, depuis dix ans qu'elle fréquentait la bonne société londonienne, elle avait déjà rencontré tous les prétendants en âge de l'épouser.

Cela ne signifiait pas qu'elle *devait* épouser sir Phillip, bien sûr. Elle allait juste examiner une piste intéressante, ce qui ne l'engageait à rien. Après tout, elle ne lui avait fait aucune promesse.

Toutefois, si Éloïse avait une qualité, c'était de ne jamais remettre à plus tard. Non, rectifia-t-elle en son for intérieur avec une impressionnante lucidité (du moins,

à ses yeux). Elle avait *deux* qualités. Elle ne laissait rien traîner *et* elle était tenace. Un jour, Pénélope l'avait comparée à un chien avec son os.

Et ce n'était pas une plaisanterie.

Une fois qu'elle s'était mis une idée en tête, même le clan Bridgerton au grand complet n'aurait pu la détourner de son but – or, le clan Bridgerton au grand complet n'était pas une force à négliger. Il était heureux que ses buts et ceux de sa famille ne se soient jamais heurtés jusqu'à présent, du moins sur les questions importantes.

Éloïse n'avait cependant aucun doute à ce sujet : jamais les siens ne toléreraient qu'elle parte seule pour faire la connaissance d'un parfait inconnu. Anthony était bien capable de convoquer sir Phillip à Londres afin de le soumettre à un interrogatoire en règle. Éloïse n'imaginait pas pire pour mettre en fuite le prétendant le plus déterminé ! Au moins, les hommes qui l'avaient courtisée connaissaient-ils la haute société londonienne, et donc le clan Bridgerton. Ils savaient à quoi ils s'exposaient. Le pauvre sir Phillip n'avait, de son propre aveu, pas mis les pieds à Londres depuis ses études, et encore moins participé aux soirées mondaines. Ses frères n'en feraient qu'une bouchée.

Il ne restait donc à Éloïse qu'une seule solution : se rendre elle-même dans le Gloucestershire et, elle l'avait compris après réflexion, dans le plus grand secret. Si on apprenait son projet, on le lui interdirait purement et simplement. Or, elle ne tenait pas à mener une longue et pénible bataille pour convaincre sa famille de la laisser partir. D'autant que, même si elle avait le dernier mot, on lui imposerait au moins deux chaperons choisis parmi les rangs des Bridgerton.

Éloïse frémit à cette pensée. Selon toute probabilité, ce seraient Hyacinthe et sa mère qui seraient désignées.

Bonté divine, avec ces deux-là dans les parages, personne ne pouvait tomber amoureux ! Personne ne pouvait former ne fût-ce qu'un attachement tiède mais durable – ce qui était d'ailleurs le mieux qu'elle puisse espérer de cette folle entreprise.

Elle résolut donc de s'échapper pendant le bal donné par sa sœur Daphné. Il y aurait de nombreux invités, le bruit et la confusion seraient tels que son absence pourrait passer inaperçue pendant au moins six heures, peut-être plus. Sa mère ayant toujours veillé à ce qu'ils arrivent à l'heure, voire avec un peu d'avance, lorsqu'un membre de la famille donnait une réception, tout le monde serait chez Daphné à 20 heures au plus tard. Si elle s'échappait assez tôt et que le bal se prolongeait jusqu'à l'aube, le jour se lèverait quand on s'aviserait de sa disparition. Elle serait déjà à mi-chemin, ou du moins assez loin pour qu'on ne puisse pas retrouver sa trace.

Son plan s'était déroulé avec une facilité presque effrayante. Profitant de ce que l'attention de la famille était distraite par une mystérieuse annonce que projetait de faire Colin devant le Tout-Londres, Éloïse avait prétexté qu'elle avait besoin de se rafraîchir et s'était éclipsée par une porte de service. Elle avait effectué à pied la courte distance qui la séparait de la demeure familiale, où ses affaires étaient cachées au fond du jardin. De là, il ne lui restait plus qu'à gagner le coin de la rue où l'attendait une voiture de location.

Bonté divine, si elle avait su plus tôt que faire son chemin dans le monde était si simple, elle n'aurait pas attendu si longtemps !

À présent, elle roulait vers le Gloucestershire, vers son destin, avec pour tout bagage quelques tenues de rechange et une liasse de lettres écrites par un homme qu'elle n'avait jamais vu.

Un homme dont elle espérait tomber amoureuse.

C'était excitant.

Non, c'était effrayant.

C'était la décision la plus téméraire de sa vie, et elle n'en était pourtant pas à son coup d'essai.

Ou bien c'était son unique chance de connaître le bonheur.

Elle esquissa une moue. Elle se laissait emporter. Cela n'augurait rien de bon. Il fallait aborder cette aventure avec tout le pragmatisme et la raison dont elle était capable. Elle pouvait encore faire demi-tour. Après tout, que savait-elle de cet homme ?

Il avait trente ans, soit deux de plus qu'elle.

Il avait étudié la botanique à Cambridge.

À l'âge de vingt et un ans, il avait épousé Marina, cousine au quatrième degré des enfants Bridgerton.

Il était brun.

Il avait toutes ses dents.

Il était baronnet.

Il habitait Romney Hall, un vaste manoir du XVIII^e siècle et situé non loin de Tetbury, dans le Gloucestershire.

Il lisait des traités scientifiques et des recueils de poésie, mais pas de romans ni d'ouvrages de philosophie.

Il aimait la pluie.

Sa couleur préférée était le vert.

Il n'avait jamais voyagé hors d'Angleterre.

Il n'aimait pas le poisson.

Éloïse réprima un fou rire. Il n'aimait pas le *poisson* ? Voilà tout ce qu'elle savait de lui ?

— C'est une base solide pour fonder un mariage, marmonna-t-elle en réprimant une bouffée de panique.

Et lui, que savait-il d'elle ? Qu'est-ce qui l'avait incité à demander la main d'une parfaite inconnue ?

Éloïse tenta de se remémorer les détails qu'elle avait indiqués dans ses nombreuses lettres.

Elle avait vingt-huit ans.

Elle avait les cheveux bruns (châtains, plus exactement) et toutes ses dents.

Ses yeux étaient gris.

Elle était issue d'une grande famille aimante.

Son frère était vicomte.

Son père avait succombé à la piqûre d'une abeille alors qu'elle était encore enfant.

Elle avait tendance à beaucoup trop parler (bonté divine, avait-elle vraiment avoué cela ?).

Elle aimait la poésie et les romans, mais certainement pas les traités scientifiques ni les ouvrages de philosophie.

Elle n'était jamais allée plus loin que l'Écosse.

Sa couleur préférée était le violet.

Elle n'aimait pas le mouton et détestait le boudin rouge.

De nouveau, elle laissa échapper un rire nerveux.

« Quel beau parti, vraiment ! » songea-t-elle, narquoise.

Elle regarda par la fenêtre. Comme si cela pouvait lui apprendre quoi que ce soit ! Pour ce qu'elle voyait du paysage, elle aurait tout aussi bien pu être au pays de Galles.

Elle fronça les sourcils, replia la lettre de sir Phillip et la remit dans la liasse qu'elle avait glissée dans son bagage. Puis elle se mit à pianoter nerveusement sur ses genoux.

Elle avait des raisons d'être tendue.

Elle avait quitté sa maison, sa famille et son univers familial.

Elle se trouvait sur une route au beau milieu de l'Angleterre et personne ne le savait.

Personne.

Pas même sir Phillip.

Parce que dans sa hâte elle avait négligé de le prévenir de son arrivée imminente. Non qu'elle eût omis de le faire, mais elle avait... eh bien, repoussé cette tâche jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Le prévenir, c'était aussi se contraindre à aller au bout de cette aventure. Alors que là, elle pouvait renoncer à n'importe quel moment. Elle s'était dit qu'elle préférerait ne pas s'engager. En fait, la vérité était tout autre. Elle était tout simplement terrifiée et craignait de perdre courage en cours de route.

Cela dit, c'était lui qui avait proposé de la rencontrer. Il serait forcément content de la voir.

N'est-ce pas ?

Phillip quitta son lit et écarta les lourdes tentures de la fenêtre. Le soleil brillait et la journée s'annonçait parfaite.

Il se rendit dans son dressing et s'habilla. Cela faisait bien longtemps qu'il se passait des services d'un valet de chambre. Depuis le décès de Marina, il ne supportait plus d'être dérangé dès l'aube par quelqu'un qui s'activait pour ouvrir les rideaux ou choisir ses vêtements pour la journée.

Il s'était même séparé de Miles Carter. Si le jeune secrétaire s'était montré très amical avec lui après le décès de Marina, sa présence ne faisait que lui rappeler sa douleur. Il avait donc mis fin à son contrat et lui avait donné une lettre de recommandation élogieuse ainsi qu'une prime équivalant à six mois de salaire.

Si, durant ses années de mariage, il avait désespérément cherché quelqu'un à qui parler, maintenant que Marina n'était plus là, il préférait être seul.

Sans doute avait-il fait allusion à tout cela dans l'une de ses innombrables lettres à la mystérieuse Éloïse Bridgerton, car cela faisait à présent plus d'un mois qu'il lui avait envoyé sa proposition... non pas de mariage, mais de quelque chose qui pourrait éventuellement y mener.

Et la jeune femme, qui d'ordinaire répondait avec une charmante impatience, ne lui avait plus jamais écrit.

À vrai dire, Éloïse Bridgerton n'était pas si mystérieuse que cela. C'était même le contraire. Dans ses lettres, elle lui avait paru ouverte, honnête et d'un tempérament positivement *rayonnant*, ce qui était, à ses yeux, une qualité essentielle chez une épouse.

Il fronça les sourcils, vaguement déçu, puis enfila une chemise de travail. Il allait passer la journée dans sa serre, de la terre jusqu'aux coudes. Il regrettait que Mlle Bridgerton ait manifestement décrété qu'il n'était qu'un pauvre fou infréquentable. Elle avait pourtant semblé la solution idéale à son problème.

Quoi qu'il en soit, il devenait plus urgent que jamais de trouver une mère pour Amanda et Oliver. Hélas, les jumeaux étaient tellement intenable qu'il avait du mal à imaginer qu'une femme ait un sens du sacrifice assez poussé pour unir sa destinée à la sienne... et, par voie de conséquence, à celle de ses deux petits diables (du moins, jusqu'à ce qu'ils atteignent leur majorité).

À l'âge avancé de vingt-huit ans, Mlle Bridgerton était une vieille fille. Pour correspondre pendant un an avec un parfait inconnu, il fallait être un peu désespérée, lui semblait-il. Ne s'était-elle pas réjouie d'avoir une chance de trouver un mari ? Il possédait un manoir, disposait

d'une relative aisance financière et n'avait que trente ans.
Que voulait-elle de plus ?

Boum !

Phillip leva les yeux vers le plafond, surpris. Romney Hall était une vieille demeure solide et bien bâtie. Pour que le plafond tremble de la sorte, les enfants devaient avoir renversé quelque chose de fort lourd.

BOUM !

Il fit la grimace. Bon sang, c'était de pire en pire. Dieu merci, leur gouvernante était avec eux et, en général, elle s'y prenait bien mieux que lui-même pour les calmer. Il allait filer au plus vite avant qu'ils fassent d'autres bêtises. Ainsi, il pourrait prétendre qu'il ne s'était rien passé. Comme toujours.

Finissant de s'habiller en vitesse, il attrapa ses bottes, sortit dans le couloir et se dirigea à grands pas vers l'escalier.

— Sir Phillip ? Sir Phillip !

Nom de nom ! Voilà que son majordome le poursuivait.

Phillip feignit de n'avoir rien entendu.

— *Sir Phillip !*

— Que le diable l'emporte, grommela-t-il.

Il pivota lentement sur ses talons et se composa une expression posée.

— Oui, Gunning ?

— De la visite, monsieur.

— De la visite ? C'était donc cela le... eh bien...

— Le bruit ? suggéra le majordome après avoir émis une petite toux discrète.

— Oui.

— Non, monsieur. Cela, c'étaient les enfants.

— Je vois, murmura-t-il. On peut toujours espérer...

— Ils n'ont peut-être rien cassé, cette fois, monsieur.

— Ce serait un agréable changement.

— En effet, monsieur. Et pour la personne qui vous demande ?

Phillip ravala un juron. Qui diable venait le déranger aussi tôt dans la journée ? Même à des heures plus raisonnables, personne ne frappait jamais à sa porte.

— Autrefois, monsieur, nous avions des visiteurs, lui rappela Gunning.

C'était le problème avec les majordomes au service de la famille depuis votre naissance. Ils avaient une légère tendance au sarcasme.

— Qui est-ce ?

— Je ne saurais le dire, monsieur.

— Comment, vous ne sauriez le dire ? rétorqua Phillip, partagé entre la perplexité et l'agacement.

— Je n'ai pas posé la question.

— N'est-ce pas pour cela que je vous paie ?

— Poser des questions, monsieur ?

— Oui !

À quoi jouait Gunning ? À tester la résistance nerveuse de son employeur ?

— J'ai pensé que vous préféreriez les poser vous-même, monsieur.

— Vous avez pensé que je préférerais les poser moi-même, répéta Phillip.

Il avait dit cela sur le ton du constat et non de l'interrogation, ayant renoncé à arracher des réponses à ce maudit Gunning.

— En effet, monsieur. C'est vous qu'elle vient voir, après tout.

— Comme chaque fois que nous avons des visiteurs, ce qui ne vous a jamais empêché de demander leur nom, que je sache !

— Eh bien, monsieur, c'est-à-dire que...

— Je suis certain que..., commença Phillip.

Hélas, on ne coupait pas aussi facilement la parole à Gunning.

— ... personne ne nous rend jamais visite, poursuivit ce dernier comme si de rien n'était.

Sans conteste, il venait de remporter cette bataille verbale.

Phillip envisagea de rétorquer qu'ils avaient *parfois* des visiteurs, comme le prouvait celui qui se trouvait en bas en ce moment même, puis y renonça.

— Bien, marmonna-t-il, agacé. Je descends.

Un grand sourire éclaira le visage du majordome.

— Merveilleux, monsieur !

Phillip observa son majordome, intrigué.

— Vous allez bien, Gunning ?

— Très bien, monsieur. Mais, si je puis me permettre, pourquoi cette question ?

Comme cela n'aurait pas été charitable de faire remarquer au majordome que son grand sourire le faisait ressembler à un cheval, Phillip se contenta de marmonner :

— Pour rien, Gunning. Pour rien.

Puis il descendit l'escalier, perplexe. Qui venait donc le voir ? Personne n'avait frappé à sa porte depuis un an, quand les voisins avaient terminé leurs visites officielles de condoléances.

Au demeurant, Phillip ne pouvait les en blâmer. La dernière fois que l'un d'eux lui avait rendu visite, Oliver et Amanda avaient barbouillé les chaises de confiture de fraises. Lady Winslet avait quitté les lieux dans une telle rage que Phillip avait craint pour sa santé.

Il fronça les sourcils en atteignant le rez-de-chaussée. Gunning n'avait-il pas mentionné que son visiteur était une visiteuse ?

Au nom du ciel...

Il s'arrêta net, stupéfait.

La femme qui se tenait dans le hall d'entrée était jeune, jolie, et quand elle leva la tête vers lui, son regard plongea dans d'immenses yeux gris à la beauté envoûtante.

Il aurait pu se noyer pour l'éternité dans ces yeux-là.
Et Phillip n'employait plus le verbe *se noyer* à la légère.

« ... et tu ne seras pas surpris de lire que je me suis montrée bien trop bavarde. Impossible de m'arrêter ! La nervosité, sans doute. Espérons que je ne me retrouverai plus jamais dans des situations aussi déstabilisantes... »

*Éloïse Bridgerton à son frère Colin,
à l'occasion de ses débuts
dans la bonne société londonienne*

C'est alors que la jeune femme ouvrit la bouche.

— Sir Phillip ? hasarda-t-elle.

Avant qu'il ait eu le temps ne fût-ce que de hocher la tête, un flot de paroles jaillit de sa bouche, qu'elle avait d'ailleurs fort jolie.

— Je suis sincèrement navrée d'arriver à l'improviste, mais je n'avais pas d'autre choix et, pour tout dire, même si je vous avais envoyé un message, il vous serait probablement parvenu après moi, ce qui l'aurait rendu tout à fait inutile, comme je suis sûre que vous le comprenez, et de plus, je...

Phillip cligna des yeux, perdu. Il parvenait à peine à distinguer les mots, qui se succédaient à une vitesse invraisemblable.

— ... un long voyage, et puis je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je dois donc vous demander de pardonner mon apparence déplorable et...

Bon sang, cette femme lui donnait le tournis. Aurait-il été inconvenant de s'asseoir ?

— ... n'ai pas apporté grand-chose, mais je n'avais pas le choix, sans compter que...

S'arrêterait-elle jamais de parler ? S'il ne la faisait pas taire sur-le-champ, soit il risquait de perdre définitivement l'audition, soit elle allait s'effondrer sur le sol, à bout de souffle, au risque de se blesser.

— Madame ? risqua-t-il après s'être raclé la gorge.

Si elle l'avait entendu, elle n'en donna aucun signe. Elle continua de parler, évoquant à présent la voiture qui l'avait amenée chez lui.

— Madame ! répéta-t-il un peu plus fort.

— ... et à ce moment, j'ai...

Elle battit des cils et fixa sur lui ses yeux extraordinaires. L'espace d'un instant, il crut que c'était lui qui allait s'effondrer, le souffle coupé.

— Oui ? dit-elle.

À présent qu'il avait enfin obtenu son attention, il avait presque oublié ce qu'il voulait lui demander.

— Hum..., marmonna-t-il, perdu. À qui ai-je l'honneur ?

Elle lui jeta un regard abasourdi, bouche bée, puis répondit :

— Éloïse Bridgerton, voyons !

Éloïse était pratiquement certaine qu'elle parlait trop, et elle *savait* qu'elle parlait beaucoup trop vite, mais c'était plus fort qu'elle, surtout quand elle était nerveuse, et même si elle se vantait de posséder un certain sang-froid, elle devait reconnaître qu'elle était plus tendue que jamais, sans compter que sir Phillip, si c'était bien l'homme, ou plutôt l'ours, qui se tenait devant elle, n'était *pas du tout* tel qu'elle l'avait imaginé.

— Éloïse Bridgerton ? dit l'ours. Vous êtes *Éloïse Bridgerton* ?

Il semblait contrarié.

— Naturellement. Qui d'autre voudriez-vous que je sois ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— C'est vous qui m'avez invitée, lui rappela-t-elle.

— Et vous n'avez jamais répondu.

Elle déglutit péniblement. Sur ce point, elle ne pouvait lui donner tort.

— Je n'en ai pas eu la possibilité, comme je viens de vous l'expliquer.

Il l'étudia, le regard indéchiffrable, si longuement qu'elle commença à se sentir mal à l'aise.

— Je n'ai pas compris un mot de ce que vous avez dit, bougonna-t-il.

Elle ravala un soupir d'impatience.

— Vous ne m'avez donc pas écoutée ?

— J'ai *essayé*.

— Fort bien, rétorqua-t-elle d'un air pincé.

Elle s'obligea à compter jusqu'à cinq, en latin, pour se calmer.

— Je vous présente mes excuses, monsieur Crane. Je suis navrée de ne pas vous avoir prévenu de mon arrivée. C'était terriblement inconvenant de ma part.

Il ne répondit pas immédiatement.

— Vous êtes pardonnée. Et, bien entendu...

Il jeta autour de lui des regards éperdus, comme s'il espérait que quelqu'un allait voler à son secours.

— Je suis très heureux de vous rencontrer enfin.

Consciente que lui faire remarquer qu'il ne semblait pas du tout « heureux » aurait été un manque de tact, Éloïse demeura immobile, cherchant quoi dire sans risquer de le

vexer. En vain. Une grande première pour elle qui avait toujours réponse à tout !

Enfin, il brisa le silence gêné qui était tombé entre eux.

— Ce sont là tous vos bagages ?

— Oui. Comme je vous le disais à l’instant, je n’ai pas vraiment...

Elle n’acheva pas sa phrase. Était-il vraiment nécessaire de lui raconter son départ en pleine nuit ? Cela n’aurait pas donné une très bonne image d’elle-même ou de sa famille. Pour une raison qu’elle ne s’expliquait pas, elle préférait s’abstenir de lui avouer qu’elle s’était enfuie. Elle avait la quasi-certitude que, s’il apprenait la vérité, il la renverrait à Londres par la première malle-poste. Et même si cette première rencontre était loin de tenir ses promesses romantiques, elle n’allait pas abandonner si vite.

Elle n’avait aucune envie de rentrer à la maison comme une gamine penaude.

— Je n’ai rien d’autre, dit-elle simplement.

— Bien. Je... hum...

Il jeta de nouveau des regards affolés autour de lui, ce qui n’était pas du tout flatteur pour elle.

— Gunning ! aboya-t-il.

Le majordome apparut si vite qu’il avait probablement dû les épier derrière une porte.

— Oui, monsieur ?

— Nous... hum... devons préparer une chambre pour Mlle Bridgerton.

— C’est fait, monsieur.

Le maître de maison rougit légèrement.

— Bien, marmonna-t-il. Mlle Bridgerton séjournera chez nous pendant...

Il adressa un regard désespéré à Éloïse.

— Une quinzaine de jours, compléta-t-elle en priant pour que ce soit la bonne réponse.

— Une quinzaine de jours, répéta le maître des lieux avec un peu plus d'assurance. Je compte sur vous pour veiller à ce que notre invitée ne manque de rien.

— Bien entendu, monsieur.

— Parfait.

Il semblait toujours un peu perdu. Ou méfiant, ce qui était encore moins flatteur pour elle.

Éloïse était désappointée. Elle avait imaginé un homme au charme désinvolte, comme son frère Colin qui avait un sourire ravageur et un remarquable sens de la repartie.

Sir Phillip aurait préféré être n'importe où plutôt qu'ici, semblait-il, ce qui n'était guère encourageant. Et n'était-il pas censé fournir un minimum d'efforts pour faire sa connaissance ? N'avait-il pas laissé entendre qu'il souhaitait la courtiser dans l'espoir qu'elle ferait une épouse convenable ?

Il avait intérêt à se rattraper, songea-t-elle, parce que s'il était vrai que la première impression était la bonne, elle commençait à douter qu'il fasse un époux convenable.

Elle lui sourit, affreusement mal à l'aise.

— Peut-être souhaitez-vous vous asseoir ? s'avisait-il enfin de lui proposer.

— Volontiers, je vous remercie.

Il regarda autour de lui d'un air alarmé. Seigneur, cet homme connaissait-il au moins sa propre maison ?

— Par ici, je vous prie, dit-il en désignant une porte. Allons dans le salon.

Le majordome émit une petite toux.

Sir Phillip lui lança un regard réprobateur.

— Monsieur avait sans doute l'intention de commander des rafraîchissements ? demanda le majordome avec sollicitude.

— Oh ! Oui, bien sûr, bien sûr...

— Du thé, peut-être ? Accompagné de quelques muffins ?

— Parfait, Gunning, marmonna le maître des lieux.

— Si Mlle Bridgerton le désire, je peux faire préparer une collation plus copieuse.

Sir Phillip interrogea Éloïse du regard.

— Des muffins iront très bien, assura-t-elle.

Une « collation plus copieuse » aurait été la bienvenue, mais Éloïse craignait de se montrer inconvenante.

Elle suivit son hôte jusqu'au salon, où elle prit place sur un canapé tendu de satin rayé bleu. Si la pièce était propre et bien tenue, les meubles semblaient en mauvais état. Pour ce qu'elle en avait vu, le reste du manoir avait l'air un peu négligé, comme si son propriétaire manquait soit de moyens, soit d'intérêt pour son intérieur.

Éloïse pariait sur la seconde option. Les jardins étaient magnifiques et la serre, qu'elle avait aperçue en arrivant, était en excellent état.

Sir Phillip avait peut-être juste besoin d'une épouse, songea-t-elle en l'observant alors qu'il tentait de se caler tant bien que mal dans un fauteuil trop étroit pour un homme de sa carrure.

Il semblait affreusement mal à l'aise (elle avait suffisamment de frères pour reconnaître les signes), comme s'il réprimait une envie de jurer. Cela dit, rien ne l'obligeait à choisir ce fauteuil inconfortable.

Elle le gratifia d'un sourire poli, histoire de l'encourager à entamer enfin la conversation.

Il toussota.

Elle se pencha en avant.

Il toussota de nouveau.

Elle s'éclaircit discrètement la voix.

Il toussota une troisième fois.

— Un peu de thé vous ferait sans doute du bien, suggéra-t-elle, agacée.

— En effet.

— On devrait nous l'apporter bientôt.

Elle était vaguement embarrassée. Au nom du ciel, elle n'était pas chez elle ! Ce n'était pas elle qui offrait le thé, se rappela-t-elle. Curieusement, on aurait dit que lui aussi l'avait oublié.

— En effet, répéta-t-il en s'agitant sur son siège.

— Je suis vraiment navrée de débarquer ainsi sans vous avoir prévenu.

Elle se répétait mais il *fallait* qu'elle dise quelque chose. Ce silence lui était insupportable.

— Il n'y a aucun problème.

— Oh que si ! C'était terriblement mal élevé de ma part.

Il parut étonné par sa franchise.

— Merci, mais je vous assure que tout va bien. J'ai simplement été...

— Surpris ?

— C'est le mot.

Elle hocha la tête.

— On le serait à moins. J'aurais dû y penser avant, et croyez bien que je suis vraiment désolée de vous avoir dérangé.

Il parut sur le point de répondre, puis se ravisa.

Il regarda par la fenêtre.

— C'est une belle journée, dit-il.

— C'est vrai.

Il esquissa un haussement d'épaules fataliste.

— Je suppose qu'il pleuvra ce soir.

Ne sachant que répondre à cela, Éloïse se contenta d'acquiescer tout en l'observant à la dérobée pendant qu'il avait encore les yeux tournés vers la fenêtre. Il

était bien plus grand qu'elle ne s'y attendait. Plus rude. Moins... civilisé. Ses lettres étaient pleines de délicatesse et si bien tournées qu'elle l'avait imaginé plus raffiné. Plus élancé, et peut-être un peu moins musclé.

Il ressemblait à un travailleur agricole, surtout avec ce pantalon de toile grossière et cette chemise qu'il portait sans cravate. Éloïse l'avait rêvé châtain clair, comme les poètes – pourquoi elle avait décrété que les poètes devaient être châtain clair, elle l'ignorait. Ses cheveux étaient d'un brun profond, presque noir, et légèrement ondulés. Comme il les avait décrits dans ses lettres, au demeurant.

Quant à ses yeux, ils étaient si sombres qu'ils en paraissaient impénétrables.

Elle fronça les sourcils, contrariée par son manque d'intuition.

— Vous avez voyagé toute la nuit ? voulut-il savoir.

— Oui.

— Vous devez être épuisée.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— En effet.

Il se leva d'un bond.

— Vous ne préféreriez pas vous reposer ? s'enquit-il, plein d'espoir.

Éloïse était recue de fatigue, mais elle était également affamée.

— Je vais prendre une petite collation, et ensuite, j'irai volontiers m'étendre un peu, merci.

Il hocha la tête et, comme à regret, retourna se loger dans le fauteuil trop petit pour lui. Puis, étouffant un grommellement, il s'en extirpa et alla s'asseoir sur un siège plus grand.

— Pardonnez-moi, marmonna-t-il.

Éloïse était déconcertée. Au nom du ciel, s'était-elle jamais trouvée dans une situation plus embarrassante ?

Il toussota de nouveau.

— Hum... vous avez fait bon voyage ?

— Tout à fait, merci.

Il s'efforçait d'alimenter la conversation, et c'était tout à son honneur. Elle devait faire sa part.

— Vous avez une jolie maison.

Il arqua un sourcil dubitatif. Manifestement, la flatterie n'avait pas pris. Au moins, il était lucide.

— Les jardins sont magnifiques, s'empressa-t-elle d'ajouter.

Qui aurait cru qu'il avait conscience du piteux état de son ameublement ? Les hommes ne remarquaient jamais ce genre de choses.

— Merci. Je suis botaniste, comme vous le savez, je passe donc le plus clair de mon temps à l'extérieur.

— Vous comptiez travailler dehors aujourd'hui ?

Il répondit par l'affirmative.

— Je suis désolée d'avoir contrarié vos projets.

— Je vous en prie.

— Tout de même...

— Inutile de vous excuser, s'impatientait-il. Pour quoi que ce soit.

Il y eut de nouveau cet épouvantable silence gêné. Tous deux avaient les yeux rivés sur la porte du salon, guettant l'entrée de leur sauveur, qui mettait une éternité à apporter cette satanée collation.

Éloïse pianota sur le coussin du canapé, geste que sa mère aurait trouvé terriblement inconvenant. Puis, tournant les yeux vers son hôte, elle constata, soulagée, qu'il faisait de même. Il croisa son regard et, un sourire vaguement amusé aux lèvres, baissa les yeux sur la main de la jeune femme.

Aussitôt, elle s'immobilisa.

Du regard, elle l'implora de dire quelque chose.
N'importe quoi.

Il n'en fit rien.

Elle était à bout de nerfs. Il fallait qu'elle brise ce silence. Ce n'était pas naturel. C'était effrayant. Les gens devaient *parler*.

Désespérée, elle fit une ultime tentative.

— Je...

Elle fut interrompue par un cri strident.

Bondissant de son siège, elle s'écria :

— Au nom du ciel, que se passe-t-il ?

— Ce sont les enfants, répondit M. Crane dans un soupir.

— Les enfants ? Quels enfants ?

— Les miens.

— Parce que vous avez des *enfants* ?

S'avisant enfin qu'elle était debout, il se leva à son tour.

— Eh bien... oui.

Elle le dévisagea, bouche bée.

— Vous ne m'avez jamais dit que vous aviez des enfants !

— Ce n'est pas un défaut, que je sache ? rétorqua-t-il, sur la défensive.

— Pas du tout. J'adore les enfants. J'ai tellement de neveux et de nièces que j'en ai perdu le compte ! Et croyez-moi, je suis leur tante préférée. Cela ne justifie toutefois pas que vous n'en ayez jamais fait mention.

— C'est impossible. Vous avez dû oublier.

Elle pointa le menton, piquée au vif.

— Ce n'est pas le genre de détail que j'aurais négligé, déclara-t-elle d'un ton hautain. Je peux d'ailleurs vous le prouver sur-le-champ.

Sir Phillip croisa les bras, l'air perplexe, tandis qu'Éloïse se dirigeait déjà vers la porte d'un pas décidé.

— Où est ma valise ? demanda-t-elle.

— Là où vous l'avez laissée, je suppose, répondit-il avec un brin de condescendance. Ou peut-être l'a-t-on déjà montée dans votre chambre. Mes domestiques ne sont pas aussi négligents qu'ils en ont l'air.

Elle se tourna vers lui, ulcérée.

— J'ai toutes vos lettres et je peux vous assurer qu'aucune ne contient les mots « mes enfants ».

Il ouvrit des yeux ronds.

— Vous les avez gardées ?

— Naturellement. Pas vous ?

Il battit des paupières.

— Eh bien...

Éloïse n'en revenait pas.

— Vous ne les avez pas gardées ? articula-t-elle, incrédule.

Phillip ne comprendrait jamais les femmes. Quoi qu'en dise la science, il était prêt à jurer qu'elles appartenaient à une espèce différente des hommes.

Toutefois, même s'il admettait volontiers qu'il savait rarement ce qu'il convenait de leur dire, dans le cas présent, même *lui* avait conscience d'avoir commis un déplorable impair.

— J'ai bien dû en garder quelques-unes, marmonna-t-il.

Elle pinça les lèvres d'un air furieux. Mauvaise réponse, comprit-il.

— Voire toutes, s'empressa-t-il d'ajouter.

Une lueur assassine s'alluma dans le regard de sa visiteuse. Mlle Bridgerton était dotée d'une détermination féroce, commençait-il à réaliser.

— Je ne les ai pas jetées, reprit-il, cherchant fébrilement comment se sortir de ce mauvais pas. C'est juste que... je ne sais plus très bien où je les ai rangées.

Elle parut peu à peu maîtriser sa colère, mais ses yeux étincelaient toujours.

— Fort bien, dit-elle entre ses dents. Peu importe, au demeurant.

C'était exactement l'avis de Phillip ; il jugea toutefois plus prudent de ne pas le dire à haute voix.

Car s'il se fiait à l'expression de la jeune femme, cela importait bel et bien. Et même énormément.

Un nouveau hurlement retentit, suivi par un bruit de chute. Phillip sursauta. On aurait dit qu'on venait de renverser un meuble.

Mlle Bridgerton leva un regard inquiet vers le plafond, comme si elle s'attendait à voir tomber les moulures de plâtre d'un instant à l'autre.

— Vous ne croyez pas que vous devriez aller voir ce qui se passe ? risqua-t-elle.

Effectivement, mais, bon sang, il n'en avait pas la moindre envie.

Quand les jumeaux se déchaînaient, ils devenaient incontrôlables. Le mieux était de les laisser faire jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement – en général, cela ne prenait pas bien longtemps. Ce n'était peut-être pas la méthode idéale, mais il n'était pas un saint, et cela faisait bien six mois qu'il avait déclaré forfait.

— Sir Phillip ? reprit-elle, l'arrachant à ses réflexions.

— Oui, bien sûr.

Ce n'était pas le moment de passer pour un père indigne aux yeux de la jeune femme qu'il tentait – avec une maladresse désespérante – de séduire afin qu'elle assume l'éducation des deux jeunes fauves présentement occupés à retourner la maison de fond en comble.

— Si vous voulez bien m’excuser, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte.

Une fois dans le couloir, il aboya :

— Oliver ! Amanda !

Il lui sembla vaguement entendre son invitée retenir un hoquet indigné. Il avait beau savoir que ce n’était pas une bonne idée, il se retourna et lui lança un regard exaspéré. Sans doute s’imaginait-elle qu’elle aurait fait mieux que lui avec les deux petits démons ? Il demandait à voir !

Furieux contre le monde entier, il alla se poster au bas de l’escalier et appela de nouveau les jumeaux. Il s’en voulait déjà de son mouvement d’irritation envers sa visiteuse. Il espérait... non, il priait avec ferveur pour qu’Éloïse Bridgerton s’en sorte mieux que lui avec les petits démons.

Si elle parvenait à leur inculquer un peu de sagesse, il embrasserait le sol qu’elle avait foulé !

Oliver et Amanda apparurent en haut des marches, puis s’engagèrent dans l’escalier, l’air parfaitement tranquille.

— Qu’est-ce que c’est que ce chahut ?

— Quel chahut ? demanda Oliver avec insolence.

— Les cris, grommela Phillip.

— C’était Amanda.

— C’est vrai ! confirma celle-ci.

Phillip attendit une explication, qui ne vint pas.

— Et *pourquoi* Amanda hurlait-elle ainsi ?

— À cause de la grenouille, expliqua-t-elle.

— La grenouille ?

La petite hocha la tête d’un air grave.

— Dans mon lit.

— Je vois, dit Phillip. Et comment est-elle arrivée là ?

— Parce que je l’y ai mise, expliqua Amanda.

Phillip détourna les yeux d'Oliver, qu'il avait fixé avec sévérité, pour les poser sur sa fille.

— Tu as mis une grenouille dans ton propre lit ?

Elle hocha la tête.

Pourquoi, pourquoi, *pourquoi* ?

Il s'éclaircit la voix.

— Peut-on savoir pourquoi ? martela-t-il.

— J'en avais envie, répondit-elle en haussant les épaules.

— Tu en avais *envie* ?

— Oui. Je voulais élever des têtards.

— *Dans ton lit* ?

— Il y fait bien chaud.

— Et moi, je l'ai aidée, intervint Oliver.

— Ça, je n'en doute pas, maugréa Phillip. Mais cela ne me dit pas pourquoi j'ai entendu des cris.

— Je n'ai pas crié ! s'indigna son fils. C'était Amanda.

— C'est à elle que je posais la question !

Phillip s'interdit de lever les bras au ciel et de tourner les talons pour aller se réfugier dans sa serre. La tentation était pourtant forte.

— C'est moi que vous regardiez, père.

Comme s'il s'adressait à un demeuré, Oliver précisa :

— Quand vous avez posé la question.

— Pourquoi as-tu crié, *Amanda* ? s'enquit Phillip avec une patience qu'il ne se connaissait pas.

— Parce que j'avais oublié que j'avais mis la grenouille dans mon lit.

— J'ai bien cru qu'Amanda allait mourir ! ajouta Oliver avec des inflexions dramatiques.

Phillip décocha aux jumeaux son regard le plus inflexible.

— Je croyais pourtant que nous étions d'accord sur ce point : pas de grenouilles dans la maison.

— Non, rectifia Oliver. Vous aviez dit pas de *crapauds*.

Amanda approuva d'un hochement de tête énergique.

— Aucun *amphibien*, vous m'entendez ?

— Même s'il est sur le point de mourir ? demanda Amanda, dont les grands yeux bleus s'embruèrent.

— Même dans ce cas.

— Mais...

— Tu pourras toujours le soigner dehors.

— Mais s'il fait froid ou qu'il gèle et que cette pauvre créature a besoin d'un bon lit bien chaud ?

— Les grenouilles supportent très bien le froid. Ce sont des amphibiens.

— Mais si...

— Non ! tonna Phillip. Pas de grenouilles, pas de crapauds, pas de sauterelles, pas de grillons, ni aucune autre satanée bestiole dans cette maison !

— Mais... mais... mais..., sanglota la fillette.

— Pour l'amour de...

Ravalant son juron, Phillip reprit d'une voix plus douce.

— Qu'y a-t-il, Amanda ?

— Et Bessie ? hoqueta sa fille.

Ces enfants allaient le rendre fou.

— Je ne parlais pas du chien, répondit-il, au bord de la crise de nerfs.

— Eh bien, vous auriez pu le dire plus tôt. Vous m'avez fait beaucoup de peine.

Phillip serra les dents.

— Je suis désolé, Amanda.

Elle lui adressa un hochement de tête magnanime digne d'une princesse en exil.

Phillip laissa échapper un grognement. À quel moment de la conversation les jumeaux avaient-ils pris le dessus ?

Un homme de sa stature – et, il osait l’espérer, de son intelligence – aurait dû imposer le respect à ses enfants.

Et voilà que c’était *lui* qui *leur* présentait ses excuses. Jamais il ne s’était senti aussi impuissant.

— Très bien. Allez jouer, maintenant. Je suis occupé. Ils le dévisagèrent un long moment.

— Toute la journée ? demanda Oliver.

— Toute la journée ? répéta Phillip sans comprendre. De quoi parlait-il au juste ?

— Vous serez occupé toute la journée ?

— Oui, répondit-il d’un ton plus sec qu’il ne le souhaitait.

— Et si on allait se promener ? proposa Amanda.

— Je n’ai pas le temps.

Il aurait aimé flâner dans la nature avec eux, mais il craignait de se fâcher une fois de plus, et rien ne lui faisait plus peur que cette perspective.

— On pourrait vous aider dans la serre ? hasarda Oliver.

« Oh oui ! songea Phillip, sarcastique. L’aider à la mettre en pièces. »

— Certainement pas.

S’ils anéantissaient ses patientes recherches, il ignorait de quoi il serait capable.

— Mais...

— Je ne peux pas, coupa-t-il, furieux contre lui-même de se montrer aussi péremptoire avec ses enfants.

— Mais...

— Tiens donc ! roucoula une voix féminine derrière lui. Qui avons-nous là ?

Nom de nom ! C’était Éloïse Bridgerton. Qui avait manifestement décidé de se mêler de ce qui ne la regardait pas. Alors qu’elle venait à peine de débarquer chez lui. Sans même se donner la peine de le prévenir.

Au prix d'un effort de volonté surhumain, il se tourna vers elle.

— S'il vous plaît, murmura-t-il pour la tenir à l'écart.

Sans lui prêter la moindre attention, elle s'approcha des jumeaux.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Et vous ? rétorqua Oliver.

Amanda, quant à elle, étrécit les yeux d'un air méfiant.

Pour la première fois depuis le matin, Phillip eut envie de sourire. Il croisa les bras, amusé. Comment Mlle Sans-gêne allait-elle s'en sortir ?

— Je suis mademoiselle Bridgerton, se présenta-t-elle.

— La nouvelle préceptrice ? hasarda Oliver d'un ton venimeux.

— Grand Dieu, non ! Et pourquoi, la *nouvelle* ? Qu'est-il arrivé à la dernière ?

Phillip émit une toux appuyée. Par chance, les jumeaux saisirent l'allusion.

— Rien, répondit Oliver, toute innocence.

La jeune femme n'était manifestement pas dupe, elle fut cependant assez fine mouche pour ne pas insister sur ce sujet.

— Je suis votre invitée, répondit-elle simplement.

Les enfants réfléchirent quelques instants.

— On n'a pas envie d'avoir des invités, déclara Amanda.

— On n'a pas *besoin* d'avoir des invités, renchérit Oliver.

— Les enfants ! fit mine de se fâcher Phillip.

S'il refusait de prendre la défense de Mlle Bridgerton, qui n'avait pas à se mêler de ce qui ne la regardait pas, il ne pouvait décemment pas tolérer pareille grossièreté de la part de ses enfants.

Avec un bel ensemble, ces derniers croisèrent les bras et gratifièrent la jeune femme d'un regard de défi.

— Cela suffit, dit-il. Vous allez présenter vos excuses à Mlle Bridgerton immédiatement.

Un silence buté lui répondit.

— J'ai dit, immédiatement ! gronda-t-il.

— Pardon, marmonnèrent-ils avec un remarquable manque de conviction.

— Dans votre chambre, à présent ! ordonna Phillip avec fermeté.

Tels deux petits soldats, ils remontèrent les marches, le dos bien droit, le menton haut.

Ç'aurait été parfait si Amanda ne s'était pas retournée en haut des marches pour tirer la langue.

— Amanda ! hurla Phillip, ulcéré, en s'élançant dans l'escalier.

La petite détala plus vite qu'un lapin de garenne.

Il s'immobilisa au milieu de la volée de marches, les poings serrés, tremblant de rage. Pour une fois, *une seule*, il aurait aimé que ses enfants se comportent convenablement.

Pour une fois, il aurait aimé avoir l'impression d'être un bon père, un homme qui savait ce qu'il faisait.

Il détestait les gronder. Il ne supportait pas la peur qu'il lisait alors au fond de leurs yeux.

— Sir Phillip ?

Mlle Bridgerton. Malédiction, il l'avait presque oubliée !

— Oui ? maugréa-t-il, furieux de s'être ridiculisé devant elle.

— Votre majordome vient d'apporter le thé.

Il hocha la tête. Il avait besoin de prendre l'air. De s'éloigner des enfants, de cette femme qui savait désormais quel lamentable père il était. Le temps semblait tourner à la pluie, mais peu lui importait.

— Dans ce cas, je vous souhaite bon appétit, dit-il. Je vous verrai après votre sieste.

En hâte, il redescendit les marches, sortit de la maison et gagna la serre, où il serait enfin tranquille avec ses chères plantes qui ne parlaient pas, ne se comportaient jamais comme des brutes et ne se mêlaient jamais de ses affaires.

« ... tu comprends donc pourquoi je ne pouvais accepter son offre. Il était bien trop bougon pour moi qui souhaite épouser un homme charmant et attentionné, un gentleman qui me traitera comme une reine, ou du moins comme une princesse. Et ne me dis pas que c'est trop demander ! »

*Éloïse Bridgerton à sa chère amie
Pénélope Featherington
après avoir refusé sa première
demande en mariage*

Quand l'après-midi arriva, Éloïse était presque convaincue d'avoir commis une terrible erreur. *Presque* (et non tout à fait), parce que s'il y avait une chose qu'elle détestait encore plus que de commettre une erreur, c'était de *reconnaître* qu'elle avait commis une erreur.

Aussi demeurait-elle stoïque et tentait-elle de se persuader que cette effroyable situation ne pouvait connaître qu'un heureux dénouement.

Elle avait été médusée – le mot était faible – quand son hôte l'avait quittée en lui souhaitant bon appétit. Elle avait traversé la moitié du pays pour répondre à *son* invitation et il l'abandonnait dans le salon à peine une demi-heure après son arrivée ?

Certes, elle ne s'était pas imaginé qu'il aurait le coup de foudre en la découvrant sur le seuil de sa maison et tomberait à genoux en lui déclarant un amour éternel. Mais quand même, elle s'attendait à un peu mieux que : « Qui êtes-vous ? » et « Bon appétit ».

Quoique... Peut-être s'était-elle bel et bien imaginé qu'il aurait le coup de foudre. Elle s'était laissée aller à rêver et avait fait de lui l'homme idéal. Elle savait à présent qu'il ne l'était pas et la chute n'en était que plus rude.

Car sir Phillip Crane n'était pas seulement imparfait. Il était consternant.

Et le pire, c'était qu'elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Jamais, dans ses lettres, cet homme n'avait brossé de lui un portrait qui n'était pas conforme à la réalité – même si elle estimait qu'il aurait pu mentionner l'existence de sa progéniture, surtout s'il espérait la convaincre de l'épouser.

Ses rêves n'avaient été que cela. Des rêves. Des illusions qu'elle avait elle-même forgées. S'il n'était pas ce qu'elle avait espéré, elle ne pouvait le lui reprocher.

Comment avait-elle pu être aussi naïve ?

Plus alarmant, sir Phillip n'avait pas l'air d'être un très bon père – un défaut plus que rédhibitoire selon elle. Mais peut-être le jugeait-elle un peu sévèrement. Si, de toute évidence, il ne savait pas s'y prendre avec ses enfants, ceux-ci ne semblaient ni maltraités ni mal nourris. Il n'empêche qu'il s'y était pris de la pire des façons ce matin, et si elle se fiait à leur comportement, ses relations avec eux étaient, au mieux, distantes.

Dire qu'ils l'avaient presque supplié de passer la journée en leur compagnie ! Jamais un enfant qui reçoit toute l'attention qui lui est due ne se comportait ainsi. Éloïse,

tout comme ses frères et sœurs, avait passé son enfance à *éviter* ses parents.

Elle avait eu un père merveilleux. Elle n'avait que sept ans quand il était mort, pourtant, elle se souvenait très bien de lui, des histoires qu'il inventait pour l'endormir, de leurs longues excursions à travers les champs du Kent, seuls ou accompagnés par toute la famille.

Si elle n'avait pas suggéré à sir Phillip d'aller voir pourquoi ses enfants hurlaient et renversaient les meubles, il les aurait certainement abandonnés à eux-mêmes. Ou il aurait laissé quelqu'un d'autre s'en charger. Et quand leur discussion s'était achevée, Éloïse avait compris que son principal but dans la vie était de fuir ses propres enfants.

Un comportement qu'elle désapprouvait au plus haut point.

En dépit de son accablement, elle s'obligea à se lever. Si elle restait allongée une seconde de plus, elle allait fondre en larmes. Il fallait qu'elle fasse quelque chose. N'importe quoi. Elle ne supportait pas de pleurer.

Elle alla ouvrir la fenêtre. Le temps avait beau être gris et pluvieux, elle avait grand besoin d'un peu d'air frais.

Depuis sa chambre, elle voyait la serre où le maître de maison avait dû se réfugier puisqu'elle ne l'entendait plus marcher à grands pas dans la maison ni crier après ses enfants. Les vitres embuées ne laissaient entrevoir qu'un vague rideau de verdure, sans doute ses chères plantes. Quelle sorte d'homme fallait-il être pour préférer la compagnie des plantes à celle des gens ? Certainement pas quelqu'un qui appréciait une conversation raffinée.

Éloïse était abattue. La conversation raffinée n'était-elle pas le sel de la vie ?

Et pourquoi diable un tel ermite avait-il pris la peine de répondre à ses lettres ? Tout comme elle, il n'avait pas ménagé ses efforts pour entretenir leur correspondance. Sans parler de son étrange proposition. S'il n'aimait pas la compagnie, pourquoi l'avoir conviée chez lui ?

Elle respira profondément, puis se força à se redresser. Qu'allait-elle faire ? Elle s'était accordé un peu de repos, la fatigue ayant pris le dessus sur la déception, pour autant, elle ne comptait pas passer la journée enfermée. Personne n'était venu l'informer que le déjeuner était servi, ou de quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs, mais si elle restait dans cette chambre triste et froide, elle risquait de devenir folle... ou de commencer à s'apitoyer sur son sort, ce qu'elle ne supportait pas chez les autres et encore moins chez elle-même.

Rien ne lui interdisait d'explorer la maison, n'est-ce pas ? Peut-être trouverait-elle en chemin quelque chose à manger. Bien qu'elle ait dévoré les quatre muffins qu'on lui avait apportés ce matin, après les avoir généreusement tartinés de beurre et de marmelade d'oranges, elle était affamée. Elle aurait donné un empire, si elle en avait eu un, pour un sandwich !

Elle troqua sa tenue de voyage pour une robe de mousseline rose pêche, élégante, féminine et pas trop habillée. Détail important, cette robe était facile à mettre et à enlever sans aide, un point important quand on voyageait sans femme de chambre.

D'un rapide coup d'œil au miroir, elle s'assura qu'elle était présentable, à défaut d'être d'une beauté renversante, puis elle ouvrit la porte.

Pour découvrir les jumeaux, qui semblaient monter la garde dans le couloir.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama-t-elle comme ils se levaient. C'est vraiment gentil à vous d'être venus me saluer.

— On n'est pas venus vous saluer, rétorqua Amanda, avant de pousser un petit gémissement quand son frère lui donna un coup de coude.

Éloïse afficha une expression étonnée.

— Ah non ? Seriez-vous donc là pour me montrer le chemin de la salle à manger ? Je dois avouer que je suis affamée.

— Non ! répondit Oliver en croisant les bras.

— Je me suis encore trompée, lança Éloïse d'un ton badin. Laissez-moi deviner... Vous êtes venus me chercher pour me montrer votre chambre et vos jouets.

— Non ! dirent-ils en chœur.

— Pour me faire visiter les lieux, peut-être ? Votre maison est si grande que je pourrais facilement m'y perdre.

— Non !

— Comment cela, non ? Vous voulez donc que je me perde ?

— Non ! répliqua Amanda. Je veux dire, oui !

Éloïse feignit de ne pas comprendre.

— Vous voulez que je me perde ?

La petite hocha la tête. Son frère croisa les bras un peu plus haut sur son torse en dardant sur Éloïse un regard assassin.

— Hum, très bien, mais cela ne me dit toujours pas ce que vous faisiez derrière ma porte. Je ne risque pas de m'égarer en votre compagnie, je suppose ?

Ils lui adressèrent un regard perplexe.

— Vous savez trouver votre chemin dans cette maison, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

— Évidemment, marmonna Oliver.

— On n'est pas des bébés, renchérit Amanda.
— En effet. On ne laisserait pas des bébés tout seuls pendant des heures devant ma porte. On s'occuperait de leur donner le biberon et de changer leur couche.

Ils demeurèrent à court de réparties.

— Votre père sait-il que vous êtes là ?

— Père est occupé, déclara Oliver avec hauteur.

— Très occupé, ajouta sa sœur.

— Très, très occupé, renchérit le petit.

— Bien trop occupé pour *vous*, conclut la fillette.

Éloïse écouta cette surenchère en retenant un sourire amusé.

— Si je comprends bien, résuma-t-elle, votre papa est un homme occupé.

Ils ouvrirent des yeux ronds, sans doute stupéfiés par son calme, avant d'opiner vigoureusement du chef.

— Bien. Quoi qu'il en soit, j'ignore toujours ce que vous faites là, enchaîna Éloïse. Je ne pense pas que votre père vous ait envoyés en délégation ?

Elle attendit qu'ils secouent la tête négativement, avant de reprendre :

— À moins que... J'y suis !

Ayant neuf neveux et nièces, elle savait s'y prendre avec les enfants.

— Vous êtes venus me révéler que vous possédez des pouvoirs magiques et que vous savez prédire le temps qu'il va faire.

— Non, répondirent-ils en chœur.

Elle l'aurait juré, elle avait perçu un petit rire contenu.

— Non ? Quel dommage ! Ce crachin est bien triste, vous ne trouvez pas ?

— Non, répondit Amanda avec sérieux. Père aime beaucoup la pluie, et nous aussi.

— Votre père aime la pluie ? Comme c'est étrange.

— Pas du tout, rétorqua Oliver, sur la défensive. Père n'est pas étrange. Il est parfait. Je vous interdis d'être méchante avec lui.

— Je ne suis pas méchante, assura-t-elle, intriguée.

Que se passait-il ? Elle avait d'abord cru que les jumeaux espéraient la faire fuir. Ils avaient dû deviner les intentions de leur père à son égard et n'avaient que faire d'une belle-mère. Mais dans ce cas, pourquoi prenaient-ils ainsi sa défense au lieu de tenter de lui démontrer qu'il était un piètre candidat au mariage ?

— Je vous donne ma parole que je ne veux de mal à personne, ni à vous ni à votre papa, insista-t-elle. D'ailleurs, je le connais à peine.

— Si vous faites de la peine à père, je... je..., bredouilla Oliver.

Éloïse le regarda s'empourprer de colère tandis qu'il cherchait vainement une menace convaincante. Elle s'accroupit devant lui pour se mettre à sa hauteur et déclara d'une voix douce :

— Oliver, je vous promets que je ne suis pas là pour faire de la peine à votre papa.

Comme il ne répondait pas, elle se tourna vers sa sœur.

— Amanda ?

— Allez-vous-en ! s'écria la petite en croisant les bras à son tour. On ne veut pas de vous ici !

— Je suis désolée, mais je ne quitterai pas cette maison avant une semaine au moins, répliqua Éloïse d'un ton ferme.

Si ces enfants avaient besoin de compassion, et même d'amour, il leur fallait également de la discipline. Ils devaient apprendre que ce n'étaient pas eux qui commandaient.

Sans prévenir, Oliver se rua sur elle et la poussa de toutes ses forces. Étant accroupie, son équilibre était précaire. Elle tomba à la renverse et atterrit sur les fesses, perdant toute dignité.

Elle se releva, croisa les bras à son tour et fixa un regard sévère sur les enfants. Ils avaient reculé de quelques pas et la contemplaient avec une espèce de joie horrifiée, comme s'ils avaient du mal à croire qu'ils avaient eu l'audace de s'attaquer à elle.

— Voilà qui était une très mauvaise idée, déclara-t-elle.

— Vous allez nous frapper ? demanda Oliver.

Il avait parlé avec un mélange de crainte et de défi qui l'intrigua. Bonté divine, cet enfant avait-il l'habitude d'être *battu* ?

— Bien sûr que non ! s'empressa-t-elle de le rassurer. Je suis contre les châtimens corporels sur les enfants. Sur qui que ce soit, du reste.

« Sauf, peut-être, sur les gens qui frappent les enfants », ajouta-t-elle à part soi.

Cela parut les apaiser un peu.

— Je vous rappelle toutefois que *vous* m'avez frappée.

— Je vous ai poussée, rectifia-t-il.

Elle ravala un soupir agacé. Elle aurait dû anticiper cette réplique.

— Si vous ne voulez pas que l'on vous frappe, commencez par ne pas frapper les autres.

— La Règle d'or ! pépia Amanda.

— Exactement, confirma Éloïse avec un grand sourire.

Cette petite leçon ne changerait pas le cours de leur vie, mais peut-être avait-elle semé une graine, songea-t-elle avec satisfaction.

— Alors ça veut dire que vous devez rentrer chez vous, déclara la fillette d'un air pensif. C'est notre maison. Pas la vôtre.

La joie d'Éloïse se dissipa. Elle scruta Amanda, cherchant par quelle logique elle en était arrivée à cette étrange conclusion.

— On est chez nous, insista la petite.

Elle prenait des airs bien supérieurs pour une gamine de huit ans. Ou peut-être fallait-il avoir huit ans pour prendre des airs aussi supérieurs...

— Et vous, poursuivit Amanda, vous devez rentrer chez vous.

— Cela n'a aucun rapport ! protesta Éloïse.

— Si. On n'est pas allés chez vous, *nous*. Vous n'avez rien à faire chez nous.

— Vous êtes très intelligente, le savez-vous ? s'enquit Éloïse.

Amanda parut sur le point de hocher la tête, puis arbora une expression méfiante. Éloïse se pencha vers les deux enfants.

— Seulement, ajouta-t-elle, moi aussi, je suis intelligente.

Les jumeaux la dévisagèrent, bouche bée, les yeux écarquillés. De toute évidence, elle était très différente des adultes qu'ils avaient rencontrés jusqu'ici.

— Je présume que nous nous comprenons ? continua-t-elle en se redressant et en lissant ses jupes d'un geste faussement désinvolte.

Comme ils restaient muets, elle enchaîna :

— Bien. À présent, auriez-vous l'amabilité de me montrer le chemin de la salle à manger ? Je meurs de faim.

— On doit finir nos devoirs, répliqua Oliver.

Éloïse haussa un sourcil amusé.

— Oh ? Parfait. Alors il est grand temps de vous mettre au travail. Vu le temps que vous avez passé devant ma porte, vous avez dû prendre beaucoup de retard.

— Comment est-ce que vous..., commença Amanda. Oliver l'interrompit d'un coup de coude.

— J'ai sept frères et sœurs, répondit néanmoins Éloïse. Je crains que vous n'ayez pas grand-chose à m'apprendre au petit jeu du chat et de la souris.

Cependant, alors que les jumeaux détaient, elle se mordit la lèvre, vaguement inquiète. Peut-être n'aurait-elle pas dû conclure leur échange par cette petite pique. Seigneur, elle les avait pratiquement mis au défi de la chasser de leur territoire !

Elle était certaine qu'ils ne gagneraient pas cette petite guerre – après tout, elle était une Bridgerton, elle avait le cuir épais –, mais elle avait le pressentiment qu'ils ne reculeraient devant rien pour la décourager.

Elle frissonna. Des anguilles dans son lit, de l'encre dans les cheveux, de la confiture sur sa chaise... On ne lui avait rien épargné durant son enfance, et elle n'avait aucune envie de subir de nouveau ces humiliations. Surtout de la part de deux gamins de vingt ans ses cadets.

Elle poussa un soupir. Dans quelle aventure s'était-elle lancée ? Le mieux était d'aller trouver sir Phillip afin de décider s'ils avaient la moindre chance d'un avenir commun. Si elle devait quitter Romney Hall sous peu et ne plus jamais revoir la famille Crane, autant ne pas s'infliger de nouveau le calvaire des souris dans le lit ou du sel dans le sucrier.

Son estomac émit une protestation sonore. Pour l'heure, la priorité était de trouver quelque chose à manger. Si possible, avant que les jumeaux infernaux aient trouvé le moyen de verser du poison dans son assiette.